

LE RÉVEIL

ÉDUCATION PUBLIQUE — RÉFORMES

ARTHUR BUIES, PROPRIÉTAIRE ET RÉDACTEUR

Vol I

QUEBEC, SAMEDI, 10 AOUT 1876

No. 13

QUÉBEC, 19 AOUT 1876.

La contestation électorale dans Charlevoix restera un monument impérissable de nos annales politico-religieuses ; c'est l'histoire réduite de la province du Bas-Canada depuis vingt ans, à l'exception de quelques rares comtés. Hâtons-nous de dire que s'il y avait un autre pays comme le nôtre sous la calotte des cieux, très-certainement le soleil se refuserait à éclairer plus longtemps la terre. Si l'on veut mesurer l'abaissement intellectuel, la déchéance morale où peut tomber un peuple privé de toute éducation et livré sans merci à une autorité effrénée, qu'on prenne le nôtre pour exemple. Il y a vraiment quelque chose de lamentable dans un spectacle comme celui-là. Qu'on abrutisse des Hindous, des Chinois, des Tartares, races condamnées depuis des siècles, immobilisées dans le fétichisme, dans des croyances stériles et des dogmes de pierre, soit, cela se comprend ; on sait qu'il n'y a pas de despotisme assez abjecté pour l'homme qui est prêt à l'accepter, qu'il n'y a pas de joug assez pesant pour celui qui se fait une loi de tendre sans cesse le cou et de se courber en raison même de ce qu'on l'opprime ; mais nous forger de pareilles chaînes, à nous, Canadiens-Français, vouloir épaissir encore sur nos yeux une nuit comme celle où tant de prêtres cherchent à tenir les campagnes enveloppées, c'est tout simplement abominable et monstrueux.

Quoi ! nous avons un code civil calqué sur celui de la France, nous vivons sous les institutions anglaises, et les curés nous parlent comme s'il n'y avait pas d'autre autorité que la leur, pas d'autres lois que celles qu'ils veulent bien reconnaître, pas d'autre droit que celui de leur être soumis, de nous livrer corps et âme à leur volonté, quelle qu'elle soit ou qu'elle exige ! Quoi ! sur ce continent américain, en plein nouveau monde, dans ce pays de jeunesse, de liberté et d'avenir, il existe un peuple tellement

formé par l'ignorance et le despotisme spirituel à tout croire et à tout supporter, qu'on puisse le traiter comme ces races avilies pour qui le passé n'est qu'une nuit épaisse et pour qui l'avenir n'a pas un rayon ! Ah ! si quelque chose pouvait encore nous édifier sur l'état intellectuel d'un peuple en qui une volonté puissante étouffe toute raison et tout libre-arbitre, certes, la contestation électorale de Charlevoix suffirait de reste à nous le révéler. Ecoutez par exemple le curé de St. Hilarion ; c'est en pleine chaire qu'il parle ainsi à ses paroissiens :

“ Vous êtes des têtes croches et vous ne comprenez rien, je vais donc vous expliquer vos devoirs. Il y a deux bannières, la rouge et la bleue : la bleue est la bannière du pape et du parti conservateur, la rouge est celle de Victor-Emmanuel, de Garibaldi et du parti libéral. Vous ne pouvez pas voter pour le candidat libéral sans commettre un péché mortel. A la mort, ceux qui auront voté pour le candidat conservateur iront avec le pape, les évêques et les prêtres, et ceux qui auront voté pour le candidat libéral iront avec Victor-Emmanuel et Garibaldi. Vous devez suivre votre curé, même s'il se trompe, car alors ce n'est pas sur vous, mais sur lui que retombe la responsabilité de ce que vous faites.”

Peut-on dire plus clairement aux hommes qu'ils n'ont ni intelligence, ni âme, ni sentiment de quoi que ce soit, et qu'ils n'ont pas à faire autre chose en ce monde qu'à marcher derrière leur curé, la tête aussi basse qu'il a le fouet haut ? Et, du reste, le curé de St. Hilarion ne s'en gêne pas, il le leur dit carrément et en gros français, comme si c'était convenu, comme s'il n'y avait pas moyen de dire le contraire. Seulement, il y a ceci. Pour pouvoir tenir un pareil langage, il faut être encore plus brute que ceux dont on veut allonger les oreilles jusqu'aux talons ; on ne se serait jamais imaginé sans doute qu'un *sermon* de ce genre, débité à grosse voix dans une église cachée au fond des Laurentides, aurait un écho qui retentirait dans tout le pays, mais il est arrivé cette fois que l'énorme dépassait toute mesure, et que, malgré tout le bon vouloir possible, malgré toute la soumission et toute la foi imaginables, il y a eu des consciences incapables de recevoir de pareils coups sans gémir, qui ont protesté et qui ont résisté. Avant d'en arriver là, quels attentats

n'ont-elles pas dû subir et que nous ne connaissons pas? Que de persécutions, que de petites vengeances assouvies, que d'exigences tyranniques qui brisaient toute opposition et se renouvelaient sous toutes les formes! Rien n'est inconciliable, rien n'est intraitable comme le prêtre ignorant. Il n'a la tête remplie que du principe d'autorité, et il veut l'appliquer en toutes choses; il s'en croit le depositaire exclusif et à toutes fins; comme il n'en connaît ni la nature ni les limites, que ce principe est pour lui absolu, il ne sait où s'arrêter; le despotisme qui s'ignore est terrible; celui qui se raisonne reculera souvent devant des conséquences redoutables, mais quel frein mettre à qui se croit tout permis en justice et en vérité? Aussi, c'est cette tyrannie aveugle, généralement inconsciente, des curés de campagne, qui perd le catholicisme au Canada, ou qui du moins lui porte de funestes atteintes. Les prêtres intelligents le sentent bien et ils doivent en gémir, en gémir d'autant plus qu'ils savent bien que le mal a été porté trop loin pour pouvoir être absolument réparable. Et pourtant, y a-t-il un pays au monde où le clergé serait certain d'être aussi heureux, mieux traité et plus obéi que dans le nôtre? Il ne tiendrait qu'à lui de faire de toute la nationalité canadienne-française un faisceau solide, que rien n'entamerait, s'il ne cherchait pas à l'asservir en étendant de plus en plus son autorité sur elle, s'il se contentait de son autorité strictement religieuse, et s'il aimait enfin l'éducation, qui nous relèverait aux yeux des autres races. Les libéraux canadiens sont pour la plupart sincèrement catholiques; c'est la plus grande bévue, la plus absurde injustice et la plus grossière maladie qu'on puisse faire, au point de vue clérical, que de les comparer aux libres-penseurs d'Europe; de cette façon, on les pousse à bout et l'on irrite un esprit de résistance que rien sans cela n'eût provoqué; de là l'acrimonie dans les dissensions politiques et des passions haineuses entre compatriotes qui sont le malheur de notre race, et dont beaucoup de prêtres donnent souvent l'exemple.

De ces passions haineuses il n'est pas de plus affligeante démonstration que les témoignages produits dans la contestation électorale de Charlevoix; ces témoignages, nous nous ferons un devoir de les reproduire dans le prochain numéro du *Réveil*, après les avoir traduits en français par pudeur et par patriotisme; car, les donner textuellement, tels qu'ils ont paru dans un organe de Québec, serait nous faire passer à l'étranger pour des barbares qui parlent une langue inconnue; on verra s'il nous est possible d'avoir des opinions exagérées en présence de semblables faits, et s'il n'y a pas quelque mérite à élever la voix contre un état de choses aussi honteux

pour nous. On verra qu'il y a un fait plus odieux encore que le despotisme souvent inconscient d'une partie du clergé, c'est l'avilissement de la presse qui l'encourage et qui l'encense pour obéir aux plus misérables intérêts. On verra si nous pouvons avoir assez d'expressions pour flétrir les tristes personnages qui prétendent éclairer nos compatriotes et qui n'ont d'autre ambition que d'élargir encore l'abîme qui nous sépare des autres races, et de nous livrer à leur risée et à leur mépris. Ah! nous ne reculerons pas devant cette tâche, et les pitoyables injures qu'on nous prodigue ne feront que doubler notre force et consacrer de plus en plus nos efforts dans l'esprit de tous les hommes bien pensants et éclairés.

NOS LIBERTÉS POLITIQUES SONT-ELLES ATTAQUÉES?

Pour celui qui a observé attentivement et avec impartialité la marche des événements dans notre province depuis quelques années, cette question est loin d'être oiseuse, et elle ne saurait, ce me semble, être résolue autrement que dans l'affirmative. En effet, quand on reporte ses regards en arrière et qu'on considère et compare ce qui se passe sous nos yeux avec ce qui fut jadis, on ne peut en venir à une autre conclusion, ou que les hommes tels que les Lafontaine, les Morin, etc., qui, il y a une trentaine d'années, réclamèrent énergiquement nos libertés politiques et l'application entière et loyale du *self-government*, se sont lourdement mépris et ont gravement péché; ou que, s'ils ont été bien inspirés en luttant pour nous assurer nos droits de citoyens anglais, il est alors né parmi nous, ces années dernières, une faction turbulente et dangereuse qui, sous prétexte de religion, s'attaque, d'une façon insensée, à ces conquêtes du patriotisme de nos ancêtres. Ceci me paraît facile à démontrer.

C'est rendre hommage à la vérité, je crois, que d'affirmer que presque tous les canadiens-français ont été et sont unanimes à admettre que les hommes politiques, qui ont lutté pour nous mettre sur un pied d'égalité, au point de vue politique et social, avec nos concitoyens d'origine anglaise, ont fait une œuvre méritoire et patriotique que nous sommes tenus de défendre, par tous les moyens possibles, contre ceux qui oseraient y porter une main sacrilège. Oui, il n'y a pas à en douter, nous avons une foi politique commune, et cette foi politique c'est le *constitutionalisme anglais* et l'*égalité sociale*, héritage précieux que nos pères, d'un commun accord, ont travaillé à nous conquérir, et qu'ils nous ont transmis comme un patrimoine sacré à la conservation duquel nous devons toujours veiller. Ce *credo* politique, il a été formulé par Sir L. H. Lafontaine dans son adresse aux électeurs du comté de Terrebonne en 1841. C'était alors l'aurore d'une ère nouvelle qui se levait pour nous, car nous allions enfin jouir des avantages du gouvernement responsable, pour l'obtention duquel nos ancêtres avaient combattu près de trois-quarts de siècle. Il s'agissait donc de fixer les principes sur lesquels nous entendions asseoir notre avenir politique et social. Voici en quels termes virils et énergiques M. Lafontaine posa les fondements des libertés politiques que, nous canadiens-français, nous entendions exercer :

“ En Amérique, le plus grand bienfait dont jouissent ses habitants, c'est l'égalité sociale ; elle y règne au plus haut degré. Si, dans quelques vieilles sociétés d'un autre hémisphère, elle semble suffire à leurs jouissances et à leurs besoins, il n'en saurait être ainsi pour les populations vigoureuses et fortes de ce nouveau continent. Outre l'égalité sociale, il nous faut la liberté politique. Sans elle, nous n'aurions pas d'avenir ; sans elle, nos besoins ne pourraient être satisfaits ; sans elle, nous ne pourrions atteindre ce bien-être que nous promet la nature si vaste de l'Amérique. Avec des efforts constants et dirigés avec fermeté et prudence vers ce but essentiel à notre prospérité, nous obtiendrons cette liberté politique. Pour nous empêcher d'en jouir, il faudrait détruire l'égalité sociale, qui forme le caractère distinctif tant de la population du Haut-Canada que celle du Bas-Canada. Car cette égalité sociale doit nécessairement amener notre liberté politique. C'est le besoin irrésistible des colonies anglaises dans l'Amérique du Nord. Les mœurs sont plus fortes que les lois, et rien ne saurait nous soustraire à leur puissance. Il ne peut exister en Canada aucune caste privilégiée, en dehors de la masse de ses habitants. On peut créer des titres un jour : le lendemain, vous voyez les enfants traîner le parchemin dans la boue.

“ Mais le moyen d'obtenir cette liberté politique, si essentielle à la paix, au bonheur de ces colonies, et au développement de leurs vastes ressources ? Le moyen, c'est la sanction de la volonté populaire à l'adoption des lois ; c'est le consentement à voter l'impôt et à régler la dépense ; c'est encore sa participation efficace à l'action d'un bon gouvernement, c'est son influence légitime à faire mouvoir les rouages de l'administration, et son contrôle effectif et constitutionnel sur les individus plus immédiatement préposés à faire fonctionner cette administration ; c'est, en un mot, ce qui fait la grande question du jour : le gouvernement responsable, tel qu'on l'a avoué et promis à l'assemblée du Haut-Canada, pour obtenir son consentement au principe de l'Union, et non tel que peut-être on l'explique maintenant dans certain quartier.....

“ Les colons doivent avoir la conduite de leurs propres affaires. Ils doivent diriger tous leurs efforts vers ce but ; et, pour y parvenir, il faut que l'administration coloniale soit formée et dirigée par et avec la majorité des représentants du peuple.”

Voilà qui est clair. M. Lafontaine a posé en principe en 1841 la souveraineté du peuple et l'égalité sociale.

Pendant les 27 années que dura l'Union, ces principes furent le point de départ des actes de tous nos hommes politiques, conservateurs comme libéraux. Ils pouvaient différer sur les questions secondaires, transitoires, mais sur ces grandes questions ils étaient unis. L'ordre de choses qui fut constitué sur les bases jetées par M. Lafontaine, fut pour les uns le *minimum*, pour les autres le *maximum* des libertés publiques ; mais personne, aucun parti, aucun homme public ne songea à en supprimer une seule. Le clergé, non seulement toléra, mais sanctionna par son attitude, et même par des mandements, l'organisation sociale et politique qui fut constituée sur les principes énoncés dans l'adresse aux électeurs de Terrebonne, et osera-t-on dire que le clergé d'alors ne connaissait pas ses devoirs ou qu'il manqua de les accomplir ? Prétendra-t-on que l'Épiscopat de cette époque était inférieur en lumières, en sagesse et en patriotisme à celui de nos jours ?

* * *

A peine la Confédération venait-elle d'être proclamée que quelques prêtres et laïques à l'imagination inflammable, exaltés par la lecture de Veillot et des écrivains de son école, se mettent dans la tête que l'Église en ce pays est persécutée et que les droits du prêtre sont foulés au pied. A la tête de ces mécontents est le chanoine Lamarche, espèce de

Grand Inquisiteur à l'âme ambitieuse et pleine de fiel. Le *Nouveau-Monde* devient l'organe de la secte naissante. On commence d'abord par s'attaquer au Code Civil ; puis on déclare la guerre à Sir George Cartier, qui a le tort impardonnable de ne pas vouloir être l'instrument de nos intransigeants, et qui refuse d'admettre en principe la suprématie ecclésiastique sur l'ordre temporel. En même temps on entreprend une croisade contre l'Université-Laval, parce que cet établissement ne veut pas changer le système d'éducation qu'il a suivi jusqu'alors. L'injure et la calomnie sont prodiguées à l'Archevêque de Québec et aux prêtres, qui ne veulent pas partager les idées saugrenues de ces croisés d'un nouveau genre. Bientôt les coryphées de la secte rédigent un programme assez anodin et insignifiant par lui-même, mais qui est destiné à servir de formule de serment d'initiation aux néophytes qu'on pourrait recruter parmi les laïques.

Vers cette époque le *Franc-Parleur* est fondé, et ce journal devient le *medium* où les prétentions des programmatistes sont exposées dans toute leur netteté. Ce qu'on n'ose pas écrire dans le *Nouveau-Monde*, journal quotidien lu par les protestants, on le glisse dans le *Franc-Parleur*, journal semi-hebdomadaire, peu lu par les protestants, mais qui compte parmi ses abonnés un grand nombre de prêtres du Bas-Canada. À l'aide de ce truchement, le prêtre s'imbibe de la vraie doctrine, puis la répand dans le peuple par le moyen de la chaire qui devient ainsi une tribune politique. En 1872, la secte est déjà assez forte pour avoir des candidats ayant signé le programme dans beaucoup de comtés du Bas-Canada. Mais le parti libéral-conservateur et ses chefs, se sentant attaqués par les principes anti-constitutionnels émis par ces nouveaux venus, leur font une guerre à mort. La *Minerve* et les autres journaux du parti jettent feu et flamme contre ces ennemis de l'autorité civile, et font tant et si bien que nos programmatistes ne peuvent réussir à faire passer que 2 ou 3 candidats. C'était une éclatante défaite, mais c'était aussi un début, et l'on sait que Paris ne s'est pas fait en un jour. Peu après arrive le scandale du Pacifique. Le parti conservateur perd le pouvoir à Ottawa. En 1874, le scandale des Tanneries culbute le ministère Ouimet à Québec, mais, grâce à la violation de toutes les traditions parlementaires, le pouvoir tombe entre les mains d'un être mou et malléable, mais excellent culotteur de pipes, qui va devenir l'instrument des programmatistes, lesquels vont bénéficier, en gens qui savent spéculer sur les faiblesses humaines, de la ruine du parti conservateur. La *Minerve* et ses chefs, dans l'espoir de ressaisir le pouvoir, passent armes et bagages sous la bannière des programmatistes, car que leur importent les principes désormais ? Tout ce qu'ils veulent, c'est de ravoier des *jobs*, et ils sont prêts à abandonner nos libertés politiques à la voierie et même à se faire musulmans pourvu qu'ils aient, de nouveau, accès au coffre public. La secte triomphe donc sur toute la ligne, car elle a désormais entre les mains un puissant levier : un premier ministre et une chambre à sa dévotion. Le temps est arrivé de mettre hache en bois. Dès la dernière session, le gouvernement de Boucherville enrégimente complaisamment trois lois que nos programmatistes ont dictées. Elles s'appellent : Lois sur les cimetières, Bill Angers sur l'éducation et Loi pour permettre à l'évêque de Montréal d'ériger canoniquement des paroisses de son diocèse sans le concours jusque-là incontesté de l'État. Pendant ce temps-là, un futur Chiniquy, un jeune prêtre bouffi d'orgueil, qui fut chassé du diocèse de Québec par l'Ordinaire pour avoir publié un pamphlet rempli de calomnies et d'injures contre le vénérable archevêque Baillargeon, devient le théologien et le théoricien de la secte et expose dans les colonnes du *Franc-Parleur*, sans ambages et sans circonlocution, en homme qui a jeté le masque, les doctrines les plus exaltées et les plus subversives des institutions politiques existantes. Il réclame à cor et à cris les immunités ecclésiastiques. Il fait étalage de son érudition qu'il a puisée dans les opuscules à quinze centimes

de Mgr. de Ségur. Il torture le sens des brefs du Pape et en tire des conséquences portant que tous les principes sur lesquels reposent nos libertés politiques sont dignes d'anathème et doivent être réprouvés. Le printemps dernier il publiait dans les colonnes du *Franc-Parleur* un pamphlet intitulé : "Libéralisme."

Dans cet opuscule se trouve contenue la quintessence des doctrines et théories que professe la secte qui semble avoir entrepris de ressusciter les institutions politiques du moyen-âge au Bas-Canada. Qu'on ouvre avec nous ce pamphlet et l'on verra si on calomnie nos programmistes lorsqu'on leur attribue le dessein de démolir l'œuvre des Lafontaine et des Morin.

M. Lafontaine, en 1841, disait : — "Mais le moyen d'obtenir cette liberté politique, si essentielle à la paix et au bonheur de ces colonies, et au développement de leurs vastes ressources ? Le moyen, c'est la sanction de la volonté populaire à l'adoption des lois ; c'est son consentement à voter l'impôt et à régler la dépense, etc." (Voir plus haut).

Où vous maintenant Luigi anathématiser ces principes de la souveraineté du peuple :

"Nous avons d'abord au Canada des libéraux avancés ou impies (comme M. Lafontaine) qui font école, qui sont plus nombreux qu'on ne parait le croire généralement (ceci est certain), qui sont imbus de tous les principes de 89 et qui travaillent à assurer leur triomphe. Nous avons ici, en effet, des hommes et des journaux qui reconnaissent et défendent le principe essentiellement révolutionnaire de la souveraineté du peuple et toutes ses conséquences. L'*Avenir*, le *Pays*, le *Défricheur*, l'ancien *National* ont vécu de ce principe comme en vivent aujourd'hui L'*Événement*, le *Bien Public* et le nouveau *National*. Les mêmes hommes et les mêmes journaux veulent encore que la loi soit l'expression de la volonté générale, et que tous les citoyens aient le droit de concourir personnellement ou par leurs représentants à sa formation

Il n'est pas surprenant qu'il en soit ainsi et pour plusieurs raisons. Nous avons d'abord une constitution où sont reconnues en droit la liberté des cultes, la liberté de conscience, la liberté de la presse et la souveraineté du peuple." (Pages 24 et 31.)

Ainsi, c'est entendu : tous ceux qui pensent avec M. Lafontaine qu'il faut la sanction de la volonté populaire à l'adoption des lois sont anathème. M. Lafontaine, en émettant l'idée qu'il faut que l'administration coloniale soit formée et dirigée par et avec la majorité des représentants du peuple, a émis un principe impie et damnable. C'est Luigi qui le dit, et Luigi, au dire des programmistes, est le plus grand théologien du Canada. Et, en passant, cela me fait songer que l'épiscopat canadien a été bien aveugle, puisqu'il a enduré un pareil état de choses pendant plus de trente ans sans protester. Mais passons.—M. Lafontaine a dit aussi : "En Amérique, le plus grand bienfait dont jouissent ses habitants, c'est l'égalité sociale ; elle y règne au plus haut degré..... Car cette égalité sociale doit nécessairement amener notre liberté politique..... Il ne peut exister en Canada aucune caste privilégiée, en dehors de la masse de ses habitants."

Écoutez Luigi lancer ses foudres contre cette doctrine de l'égalité :

"En vertu du principe de 89 qui dit que tous les hommes naissent égaux en droits, ne comptons-nous pas parmi nous beaucoup de partisans du suffrage universel d'un côté, et de l'autre bon nombre d'hommes qui repoussent les immunités ecclésiastiques, surtout l'immunité personnelle comme un privilège qui servirait de rempart à l'injustice ?" (page 25).

Ainsi c'est clair : quiconque repousse les immunités ecclésiastiques est un impie et un révolutionnaire au premier

chef. Or, si le clergé parvenait à ressaisir les immunités qu'il possédait au moyen-âge, croit-on que ce ne serait pas créer une caste privilégiée parmi nous ? Si on en pouvait douter, on n'aurait qu'à se rappeler ce que c'est que l'immunité ecclésiastique. C'est le droit pour l'Église de soustraire les prêtres à la juridiction des tribunaux civils ! C'est même le droit de défendre aux tribunaux civils la connaissance des crimes des ecclésiastiques ! C'est le droit pour le prêtre de contrôler l'action politique du citoyen, comme le droit pour le Pape de casser ou d'annuler arbitrairement les lois passées par le pouvoir public de l'État ! C'est le droit pour le clergé de ne supporter aucune des charges de l'État ! C'est le droit pour le prêtre d'être exempt de toute taxe pour les améliorations publiques ! C'est le droit pour le clergé d'accaparer les fortunes particulières par la captation testamentaire sans que l'État ait le droit d'intervenir ! C'est le droit pour les évêques de déclarer excommuniés les juges qui condamnent un ecclésiastique à payer une dette à un laïque ! C'est le droit pour l'Église d'acquiescer, de posséder, d'administrer et de ne jamais se dessaisir, quelque désastreux que soient ses accaparements de propriété sur la prospérité d'un pays ! C'est le droit pour le Pape d'exiger des gouvernements la création des tribunaux ecclésiastiques pour juger toutes les causes, de quelque nature qu'elles soient, criminelles, civiles ou municipales, dans lesquelles un ecclésiastique est intéressé ! C'est le droit pour le Pape d'empêcher une nation de se donner telle constitution qu'il lui plaît de choisir, et de la déclarer nulle si elle viole l'immunité ecclésiastique !

Certes, il faudrait être passablement osé pour prétendre que si le clergé venait jamais à être réintégré dans de telles prérogatives, il ne formerait pas une caste privilégiée en dehors de la masse des habitants de ce pays. Et, après cela, comment peut-on avoir le front de dire qu'en réclamant les immunités ecclésiastiques on ne s'attaque pas à nos libertés civiles et politiques, et à cette égalité sociale que M. Lafontaine déclarait être le caractère distinctif, tant de la population du Haut-Canada que de celle du Bas-Canada ? Oui, il n'y a pas à se le dissimuler, il existe parmi nous, depuis quelques années, une faction qui a juré de détruire nos libertés publiques, et qui redouble d'audace à mesure que sa puissance s'accroît. Les hommes qui la composent n'ont qu'un but, c'est d'établir la suprématie du prêtre en tout, tant dans les choses temporelles que spirituelles, et parlent de faire de tous les canadiens-français une race d'ilotes. Oui, ces hommes conspirent contre nos droits les plus sacrés et les plus indéniés. Ils veulent nous ravir cette égalité sociale qui a fait jusqu'ici la force des peuples sur ce continent, mais il ne sera pas donné, quoiqu'on fasse, à une secte d'illuminés, qui a rêvé notre asservissement politique et social, de nous imposer un joug abhorré que nos ancêtres n'ont jamais voulu supporter, et que nous ne supporterons pas plus qu'eux, dût l'incendie dont parle Luigi dans son pamphlet éclater et ne s'éteindre que dans le sang. Ce ne sont pas ceux qui font les révolutions qui sont responsables des malheurs qu'elles entraînent à leur suite, mais ce sont ceux qui, par leurs prétentions exorbitantes et absurdes les rendent nécessaires.

ARISTIDES PICHE.

Montréal, le 12 Août, 1876.

L'ESPAGNE ET LA LIBERTÉ.

I

Au milieu des surprises et des naufrages de ce siècle, quoi de plus grave et de plus singulier que ce qui vient de se passer en Espagne ? Sous mille rapports, quoi de plus triste ? Mais aussi quoi de plus intéressant et, pour qui sait bien voir, quoi de plus naturel ? Je dis pour qui sait bien :

voir; et j'ajoute : pour qui sait bien entendre la voix de l'histoire. De toutes les histoires du monde, celle d'Espagne est peut-être celle qui explique le mieux ses malheurs et les nôtres. Oui, les nôtres, car tout se tient ici-bas, et du plus au moins tout se suit et se ressemble dans les annales des nations comme dans l'histoire des âmes.

Prenons donc un instant notre vol dans le passé. Que ne m'est-il donné de planer à mon aise sur ces siècles écoulés, d'entraîner avec moi au moins un ou deux lecteurs ébahis, puis de m'abattre çà et là sur tant de gloires oubliées, sur tant de recoins inconnus et attrayants, sur tant de vérités méconnues, mais d'un intérêt capital et souverain. C'est en Espagne surtout que la récolte serait abondante, savoureuse, utile et féconde : car l'Espagne a été, il faut bien le dire, la première des nations chrétiennes. Nulle n'est tombée plus bas ; mais aussi nulle ne s'était élevée si haut. J'en ai eu longtemps l'instinct ; j'en ai acquis la conviction par de longues et fréquentes études sur des points obscurs et spéciaux, dans des voies diverses et détournées, mais qui toutes m'ont conduit au même résultat.

Oui, la première nation du monde, jusqu'à ce qu'elle ait sombré dans son propre triomphe, énervée, abâtardie, empoisonnée, déshonorée par le despotisme, le despotisme spirituel et temporel, la monarchie absolue et l'inquisition. Grand et prodigieux spectacle, grande et prodigieuse leçon, la plus grande peut-être de l'histoire, la plus entraînant avant d'être la plus triste, la plus instructive en même temps que la plus évidente. Les amis de la liberté et de la vérité, ceux-là surtout qui croient au triomphe de la vérité par la liberté, n'ont rien à en redouter. Ce peuple a été le premier peuple de la chrétienté, mais il ne l'est resté que tant qu'il a été libre, fier, vaillant, tant qu'il a été lui-même, tant qu'il n'a pas abdiqué sa vie, son honneur, son libre arbitre entre les mains de ses maîtres.

Jamais le genre humain n'avait enfanté une race plus virile, plus laborieuse, plus indépendante et plus magnanime. Elle était la première non seulement par la virilité, l'énergie, l'indomptable constance, mais la première aussi par la largeur et la hauteur des vues, la générosité et la tolérance envers les adversaires et les vaincus. On s'étonne, on m'arrête ; on m'objecte l'inquisition et le reste. Je l'affirme de nouveau ; j'ai les mains pleines de preuves. Bien entendu que je ne parle pas des temps de la royauté moderne, des quatre siècles de despotisme qui l'ont perdue. Je parle de ces temps héroïques, de sa rude et robuste adolescence, de sa fière et frémissante jeunesse, de sa glorieuse maturité ; de toute l'époque si agitée mais si florissante, qui succède à la destruction de l'empire arabe par Jayme le Conquérant et par ce grand saint Ferdinand, en qui l'on a eu bien raison de voir " le glorieux et habile auteur des plus magnifiques conquêtes de l'Espagne et de son irrévocable unité." Sans doute, même alors, il y eut des violences et des cruautés qui répugnaient aux mœurs et aux âmes d'aujourd'hui. Mais, même alors, comme pendant tout le quatorzième siècle, l'inquisition faisait à peine sentir son pouvoir. Nulle persécution un peu grave n'est signalée à cette époque contre les Maures et les Juifs. Non seulement ils jouissaient du libre exercice de leur culte, mais ils nommaient leurs magistrats et même le juge devant lequel ils plaidaient contre les chrétiens. C'est l'aveu d'un ennemi, et je m'en empare, après l'avoir vérifié par mes propres recherches.

Mais il ne faut pas se perdre dans les détails ; il faut embrasser d'un seul coup d'œil ces huit siècles merveilleux qu'elle a mis à se créer, à s'affirmer, à se délivrer toute seule et pour toujours des barbares, du joug étranger. Ça été une croisade perpétuelle, avec (1).....

(1) Ici, dans l'épreuve que nous reproduisons, il manque malheureusement les pages 7 à 10. Quoique cette lacune ne soit pas d'une très grande importance, et n'empêche pas de suivre l'idée de l'auteur, nous la regrettons vivement.

dépendance altière et inextinguible qu'on ne retrouve nulle part au même point. Ce n'est pas seulement, comme ailleurs, la légende des saints et des élus, c'est encore et surtout la légende de l'honneur dans ce qu'il a de plus haut et de plus délicat, c'est la légende des grands caractères, des nobles âmes, des cœurs purs et durs comme le diamant. Nulle part la féodalité n'a enfanté des champions plus généreux, plus à l'abri de toute ombre même de servilité, d'égoïsme et de fanatisme. Nulle part elle n'a résisté à la royauté avec plus de constance et n'a mieux réussi, jusqu'à ce que l'heure de l'universelle décadence eût sonné, à la contenir dans les limites qui auraient pu à jamais préserver la chrétienté du césarisme byzantin. Nulle part et jamais elle ne montre une trace quelconque d'adulation, de prostration, de mollesse, de tout ce qui plus tard, hélas ! est devenu le partage de la noblesse asservie et assouvie. Trop souvent on y trouve des traits de cruauté, de farouche orgueil : trop souvent le bourreau y côtoie le héros ; quelquefois même on entrevoit le traître, mais jamais l'ombre du valet ni du courtisan. Toute bassesse y est inconnue, impossible : le Cid veut bien combattre pour son roi, mais n'en jamais recevoir le moindre affront ; à la différence des courtisans modernes, il a autant d'honneur que d'honneur, et tout jeune encore il refuse de baiser la main du souverain.

C'est pourquoi tout l'ensemble des légendes patriotiques et religieuses, qui constituent le cycle des épopées nationales et féodales en Espagne, est d'un enseignement si précieuse et si salutaire. C'est un vrai *miroir historique*, comme disaient nos pères, un miroir où se reflète toute la tradition populaire, cette tradition plus forte, plus enracinée et quelquefois plus vraie que l'histoire. Elle était faite pour reproduire des exploits immortels et des personnages gigantesques avec la candeur et l'énergie de la jeunesse ; faite pour transformer en symboles toujours vivants ceux qui avaient personnifié l'ardeur de la foi avec l'enthousiasme chevaleresque et patriotique ; faite surtout pour passionner l'âme nationale et la tremper à jamais dans cet indomptable génie de la résistance ibérienne, de la résistance non seulement à l'étranger ou à l'impie, mais à toute usurpation souveraine comme à toute outrecuidance indigène.

Et, de grâce, n'allons pas croire que cette invincible indépendance ne se manifestait que dans la poésie légendaire, ou qu'elle fût l'apanage exclusif d'une aristocratie belliqueuse. L'histoire écrite en prose, l'histoire relevée dans les textes et les chartes, est à chacune de ses pages parfaitement d'accord avec la légende, et la nation espagnole toute entière, dans toutes ses classes comme dans toutes ses subdivisions régionales, se montre imbue et pénétrée de l'esprit de liberté, de contrôle et de résistance, comme aucune autre nation de l'Europe. Entre mille preuves, je n'en veux citer qu'une seule : c'est l'admirable charte de fraternité (*Hermandad*) des prélats et nobles de Léon et de Galice avec ceux de Castille, contre le roi Alphonse, pour limiter le pouvoir royal et lui résister à main armée en maintenant le droit d'appel au *Fuero Juzgo*, au vieux droit visigoth, contre les arrêts du roi ; le tout au nom de Dieu et de sainte Marie, à Valladolid, le 8 juillet 1320. L'Espagne toute entière, jusqu'au seizième siècle, ne fut qu'une confédération de républiques, encore plus municipales que féodales, dont les rois n'étaient que les présidents, dont chacune avait ses lois, ses usages, ses droits, son esprit, sa vie personnelle et distincte. La vie était partout, et l'indépendance aussi ; car partout étaient des centres d'activité qui au premier signal pouvaient devenir des centres de résistance. Toute cette foule un peu confuse de privilégiés, de franchises locales ou personnelles, formait une somme de liberté, de vaillance, d'honneur et d'honnêteté commune à toute l'Espagne, et dont aucune nation du continent n'a joui aussi longtemps et aussi complètement. La véritable puissance était exercée par les assemblées, c'est-à-dire par les cortès, en Castille comme en Aragon et partout. Ces assem-

blées étaient souveraines en matière d'impôt et de législation. Le droit de paix et de guerre, le droit de pétition et d'interpellation, le règlement du commerce intérieur et extérieur, le maniement des deniers publics, l'exercice exclusif du pouvoir législatif par les représentants du peuple entier, la responsabilité des ministres du souverain et quelquefois du souverain lui-même, tous ces droits, toujours et partout réclamés par les esprits sains et libres, et que la France moderne a tant de peine à se faire reconnaître ou restituer, tous existaient au delà des Pyrénées dans leur plénitude la plus rigoureuse et la plus invincible. Les Espagnols ne reculaient pas même devant le droit d'accusation et d'insurrection contre la royauté abusant de son droit, pas plus que les Hongrois dans la fameuse charte arrachée au père de sainte Elisabeth en 1215. De leurs actes, de leurs paroles, de leurs chartes, de leurs lois, s'exhale toujours et partout un attachement robuste et actif à la liberté, une affirmation énergique et précise de la souveraineté nationale. Nul ne niera qu'il n'y eût souvent des infractions à toutes ces lois, des violences et des désordres, comme dans tous les pays et dans tous les temps ; mais la sécurité sociale comme la liberté individuelle y conservaient de nombreuses et solides garanties. Les pouvoirs publics demeuraient toujours balancés et contrôlés. L'autorité royale y était contenue dans des bornes très-étroites ; l'intervention du peuple dans ses affaires y était positive et directe, réelle et sérieuse ; elle s'exerçait par l'entremise de tout ce qu'il comptait dans ses rangs de plus capable et de plus élevé. Surtout les différentes classes de la hiérarchie sociale, restées toutes fières et toutes indépendantes, y avaient entre elles des relations douces et faciles ; elles vivaient dans une familiarité et dans une harmonie relatives qui ont disparu trop tôt de notre côté des Pyrénées, mais que le niveau de la servitude n'a point encore anéanties là-bas au profit de l'envie et de la jalousie réciproques. Les provinces basques, encore si attachées à leurs costumes, à leurs libertés provinciales, à leurs fueros, ont consacré de nos jours l'image restreinte, mais fidèle de ce magnifique épanouissement de l'humanité libre et croyante.

Chose étrange, que l'on a totalement oublié, que l'on a peine à croire, mais qu'il est impossible de nier, les Espagnols avaient précédé d'un siècle les Anglais eux-mêmes dans l'intelligence, la conquête et la pratique de toutes les libertés publiques et civiles. La royauté parlementaire, c'est-à-dire contenue et contrôlée par les assemblées, cette forme de gouvernement, déjà perdue en France et à peine ébauchée en Angleterre, était universellement reconnue en Espagne quand le prince Noir vint y combattre notre Duguesclin. Les historiens anglais, Robertson en tête, sont les premiers à l'avouer.

Tout semblait donc annoncer que ce peuple de preux serait dans l'avenir, comme il l'avait été dans le passé, le représentant le plus digne, le plus viril, le plus triomphant de la vitalité des peuples chrétiens. C'était là sa destinée, son instinct natif, sa tradition séculaire, sa glorieuse mission. Il l'a remplie, répétons-le sans nous lasser, pendant huit siècles, et jusqu'au jour où la conquête de Grenade, qui devait marquer le faite de la grandeur, de l'unité et de l'indépendance nationales, devint le fatal avant-courreur de sa chute.

IV

Mais voici que tout change et tout s'efface. Le monde assiste au spectacle de la transformation la plus lamentable qui se soit vue sous le soleil. Les suites en subsistent encore, et par là s'explique tout ce que nous voyons. Quelles en sont les causes ? Quelle en est l'origine ? L'abdication d'un peuple entre les mains de ses maîtres et l'union trop intime et trop absolue entre le trône et l'autel.

Certes, ce dernier danger ne paraît pas être le danger principal du dix-neuvième siècle : mais ce siècle, comme il est arrivé à tous les siècles, récolte le fruit des fautes et des

folies de ses prédécesseurs, sans compter les siennes, dont il léguera à la postérité le poids toujours trop lourd.

Il ressort de toute l'histoire de l'Espagne moderne la plus terrible et la plus nécessaire des leçons. C'est la décadence, l'irréparable déchéance d'un pays qui, par amour excessif de l'unité, du repos, de l'ordre apparent, s'abandonne au despotisme spirituel et temporel.

Tout a péri en Espagne sous cette influence mortelle. Nulle part l'absolutisme n'a été plus complet, plus universel ; nulle part les résistances générales, provinciales, locales, personnelles, n'ont été plus étouffées, et nulle part aussi la déchéance n'a été plus universelle, plus rapide, plus irréversible. La lutte y avait tout vivifié, tout régénéré, tout fécondé ; le monopole y a tout perdu. Tant qu'il y a eu lutte entre le catholicisme et l'islamisme, tant que la royauté y a été contenue par les cortès, par la féodalité, par les communes, tout y a fleuri. Le jour où, dans l'ordre politique, la royauté, avec l'aide de l'inquisition, a tout absorbé, tout écrasé ; le jour où l'église victorieuse a voulu abuser de la victoire, exclure et proscrire d'abord les juifs, puis les Maures, puis les protestants, puis toute discussion, tout examen, toute recherche, toute initiative, toute liberté, ce jour-là tout a été perdu. Les vainqueurs descendent au rôle également et alternativement abject de persécuteurs et d'esclaves. Puis viennent le vide, le néant, l'oubli, le discrédit universel.

Nul ne me prendra pour un apôtre du rêve moderne de la séparation absolue de l'état et de l'église. Je la crois peu désirable et, dans la plupart des cas, impossible. Mais, je n'hésite pas à le dire, mille fois mieux vaut cette séparation dans toute son étendue, avec tous ses périls et tous ses excès, que l'absorption de l'état par l'église ou de l'église par l'état, que leur identification et leur exploitation mutuelle, telle que l'Espagne, depuis le seizième siècle, nous en offre le détestable exemple et les lugubres conséquences. Il est inutile et impossible de le nier : l'église y a été l'instrument et le complice du despotisme plus que partout ailleurs. Elle lui a livré le libre emploi d'une de ses institutions les plus anciennes, et, je suis condamné à le dire, les plus autorisées.

Pendant plus de trois siècles, l'inquisition a été le fléau de l'Espagne, en même temps que l'objet de la juste honte du monde chrétien, de la France, de la Belgique et de l'Allemagne catholiques non moins que de tous les peuples protestants. Créée "pour le service de Dieu et de Leurs Altesses," comme disait le grand inquisiteur dans une ordonnance de 1484, servant de police à la royauté dans un temps où aucune autre police n'avait encore été inventée, de police secrète en même temps que publique, elle méritait bien d'être substituée par Charles-Quint dans les Pays-Bas à la juridiction des évêques, par la raison, disait-il à son conseil, que l'autorité épiscopale était trop indépendante du gouvernement civil.

Bien plus inféodée à cette royauté que dévouée à l'église ou docile à la papauté elle-même, elle parvint à se substituer ou à se superposer à toutes les anciennes institutions judiciaires et politiques. Elle renversa toutes les barrières, supprima tous les privilèges, méconnut tous les droits. Elle sut tout abaisser afin de tout opprimer et de tout étouffer, au seul profit du pouvoir absolu des rois.

MONTALEMBERT.

(A continuer.)

LES TURCS.

On n'en finira donc pas avec l'empire ottoman ? Cette horde barbare qui est venue camper au milieu de nous sans qu'on ait même tenté de lui arracher son usurpation ; Constantinople, ce grand vol

de l'islamisme, enfin tout le système oriental, soutenu par le fatalisme et la bravoure, ne va-t-il pas crouler une bonne fois ?

L'empire ottoman ne subsistait que par miracle ; la protection même qu'on lui accordait était encore un outrage. Si deux puissances européennes l'eussent voulu, il y a longtemps que le trône du sultan ne serait que débris.

La Sublime-Porte est descendue à cet état d'abjection qui flétrissait l'empire byzantin. L'empire de Mahomet II et de Soliman le Magnifique n'est qu'un jouet à la merci des puissances européennes, une ruine qu'on a voulu conserver, mais qui nous a vraiment coûté trop cher.

Déjà la puissance ottomane aurait été refoulée en Asie, si l'on n'eût pas senti la difficulté de bâtir sur ses décombres un royaume européen. Cette puissance asiatique et barbare, établie dans les régions autrefois les plus civilisées de l'Europe, a pour défenseurs ses cabinets eux-mêmes qui savent qu'une fois Constantinople tombée il faudrait partager ses dépouilles : tâche peu facile. Pour unique garantie de son existence, Constantinople n'a que cette jalousie mutuelle des puissances.

Quel empire que celui qui comprend l'Asie mineure et cette partie de l'Europe qui sert comme point de communication et d'anneau intermédiaire entre l'Asie et l'Europe ! Les matériaux importants y abondent, et aussi les éléments de force et les souvenirs de grandeur.

Depuis la mort de Soliman, l'Empire turc n'a pas cessé de pencher toujours davantage vers sa décadence ; le cancer politique est arrivé au cœur. Ses derniers moments sont venus.

Le Turc ne peut être formidable que comme Turc, comme enfant de l'Asie, comme fils des Tartares. Faites-en un Européen, son caractère original va s'effacer ! il perdra son énergie, sa grandeur native, sans acquérir la vivacité, l'adresse, la souplesse de mouvements étrangers à sa nature.

Les améliorations que Mahmoud a voulu introduire dans le système militaire, ses innovations européennes, l'extinction des janissaires, les changements qu'il a fait subir aux costumes et aux mœurs de son peuple étaient autant de preuves d'une décadence à laquelle il tentait vainement d'échapper.

Sans turban, sans cimétere, sans robes flottantes et ornées de perles, l'Ottoman n'est plus rien.

La doctrine assoupissante du fatalisme, cet opium moral, qui autrefois l'enivrait d'ardeur guerrière et de besoin de conquête, le rend aujourd'hui gravement stupide.

Convaincu de sa prédestination inévitable, il méprisait autrefois la mort. C'est la vie qu'il méprise aujourd'hui.

Pendant que l'Europe est entraînée par un torrent d'opinions violentes, par un progrès d'activité irrésistible, le musulman compte sur la protection du Prophète. Les siècles l'ont confirmé dans cette habitude de sécurité apathique.

L'établissement d'un ordre de prêtres était tout-à-fait contraire aux vues de Mahomet. Dans le Coran, il avait ordonné que chaque citoyen exercerait le sacerdoce pour sa famille et interpréterait le livre sacré ; mais dès que les armes trahirent le croissant, les ulémas, qui longtemps s'étaient tenus dans un état de soumission humble et modeste, prétendirent que les destinées de l'empire dépendaient d'eux seuls ; ils se proclamèrent les descendants véritables du Prophète, les seuls interprètes de la loi.

Pressée par une théocratie avide et une armée impérieuse, la Turquie devint la risée de l'Europe, après en avoir été la terreur.

Le continent européen trembla le jour où, sur son sol appauvri, le musulman jeta les fondations de son empire. Par un singulier hasard, par une de ces coïncidences historiques qu'on ne peut s'empêcher de remarquer, des convulsions épouvantables déchirèrent alors les entrailles de la terre. Toutes les villes de Thrace croulèrent à la fois. Ce fut au milieu de ces créneaux renversés, de ces tourelles démolies, que les Turcs ramassèrent les pierres des églises chrétiennes pour bâtir leurs mosquées.

Roxelane ouvre la série des crimes de famille. Cette femme, qui n'était pas Française, comme l'a dit Marmontel, mais Russe d'ori-

gine, fit périr sous le poignard ou par le lacet plus de dix princes de la même famille.

Le nez retroussé de cette immonde créature est devenu un sujet de plaisanterie et de madrigaux pour la plupart des écrivains ; mais l'histoire nous la montre sous d'autres couleurs. Elle ordonnait, du fond du sérail, plus de meurtres et d'empoisonnements que Jeanne de Naples et Catherine de Médicis n'en ont jamais rêvé. Par elle, la plupart des enfants que Soliman avait eus de ses autres femmes périrent d'une mort violente, et quelques-uns sous la main de leur père.

Sous le règne de Sélim l'ivrogne, les troupes ottomanes envahirent l'île de Chypre, en pleine paix, et la livrèrent à un pillage effréné, commirent les actes les plus atroces et versèrent à flots le sang humain.

Le défenseur de Chypre, Bragadino, fut écorché vif.

Les orgies commencèrent. Les juges et les muftis s'enivraient au milieu des cadavres ; on violait les femmes, on assassinait les prisonniers au milieu de ces sanglantes bacchanales.

Les hommes d'Etat et les généraux qui propageaient les conquêtes de la Porte étaient des renégats : Albanais, Rosniaques, Hongrois, Russes, Grecs.

Les janissaires même étaient en grande partie les enfants des chrétiens enlevés à leurs familles.

Sans cette infusion de sang occidental, l'énergie musulmane serait sans doute assoupie beaucoup plus tôt.

Des vingt enfants mâles que laissa Mourad II, dix-neuf furent mis à mort le jour de ses funérailles. Sept femmes enceintes furent jetées à la mer.

Sous Mustapha, véritable idiot, les têtes des vizirs et des muftis tombèrent comme des épis sous le faux.

L'histoire ottomane est un océan de sang humain. Trente mille Persans assassinés en masse, sans motif, sans nécessité, ne comptent que pour un seul crime !

Le vizir Kropoli, le Richelieu de la Porte, fit tomber trente-six mille têtes en cinq ans.....

Les derniers événements ont prouvé que, en plein dix-neuvième siècle, les Turcs sont restés les mêmes.

Et c'est à ce pays de fauves et de renards, de brutes toujours inassouvis, que quelques banquiers, usuriers et floueurs ont envoyé une grosse partie des économies de la France.

Des centaines de millions ont disparu sous les fantaisies de cet autre Mustapha qui s'appelait Abdul-Aziz !

Ses armes étant devenues impuissantes, la Porte a eu recours à la ruse. La bourse a été son dernier champ de bataille ; elle y a remporté une victoire de trois milliards.

Les fils de nos preux, de ceux qui marchaient à la conquête de la Terre-Sainte, ont payé l'artillerie avec laquelle les derniers Turcs vont peut-être écraser les chrétiens de Serbie.

Mais, victoire ou revers, c'en est fini de cette race abominable.

Devant la civilisation et le progrès rapide, il fallait que cet édifice croulât. En supposant même que l'ambition de la Russie soit couronnée de succès, et que la croix grecque de Pétersbourg doive s'élever sur les minarets de Constantinople, il est impossible ou du moins improbable que le même sceptre règne longtemps sur la Néva et sur le Bosphore.

On verrait alors le trône des califes tomber sous la loi des nouveaux princes chrétiens, et des institutions européennes s'établir aux lieux où le croissant brillait.

Que dans ce mouvement convulsif plusieurs des provinces auxquelles la Turquie imposait la loi retrouvent leur indépendance, et que cet immense changement influe sur les destinées de l'Europe, cela n'est pas douteux.

Qui sait si la vieille Byzance n'est pas destinée à devenir un nouveau centre de civilisation ; si l'Orient, longtemps assoupi dans la solennelle majesté de l'islamisme, ne renaîtra pas à une vie nouvelle ; si les rives du Nil ne s'enorgueilliront pas une seconde fois de leurs mille cités, si les côtes de la Barbarie ne retrouveront pas le

trois cents colléges dont elles étaient fières ; si une nouvelle ère de prospérité, de gloire, ne viendra pas réveiller Tyr et Sidon ; si enfin les contrées qui ont vu l'aurore de la civilisation dorer les toits de leurs villes naissantes ne verront pas un jour des cités plus belles, des communautés plus industrieuses et plus libres, se développer sous les rayons puissants de la civilisation ?

Mais la Turquie est morte ; elle exhale des miasmes ; jetons vite quelques pelletées de terre sur ces quinze générations de cadavres.

AURÉLIEN SCHOLL.

LES ATROCITÉS TURQUES.

Le premier-ministre du prince Milan, M. Ristichs, s'occupe, nous dit un télégramme de Semlin, en date du 9, de préparer une note aux grandes puissances dans laquelle il relatera les atrocités commises par les Turcs depuis leur entrée en Serbie. Les soldats du sultan sont accusés d'avoir mutilé les blessés et incendié les villages. Afin d'accomplir plus parfaitement leur œuvre de destruction, les Turcs portent des fioles de pétrole dans leurs havre-sacs.

Il fallait prévoir, après ce qui s'est passé en Bulgarie, que la barbarie ottomane se donnerait libre carrière parmi les populations sans défense des campagnes de la Serbie. La vérité s'est fait jour, malgré les dénégations du ministère anglais. Il n'y a plus à douter de l'exactitude des épouvantables récits qui sont faits journellement sur les horreurs de Philippopolis et de Bazardjick. Une correspondance de Constantinople résume ces récits et nous présente le tableau des événements qui succédèrent à l'insurrection des Bulgares. Elle constate que mille hommes de troupes régulières qu'on n'envoya pas auraient suffi : dix mille bachi-bouzoucks les remplacèrent. Ils assassinèrent plus de trente mille personnes. Laissons la parole au correspondant :

La peur qu'avait ressentie l'autorité, devant la tentative de quelques villages chrétiens, fit qu'on abandonna tous les autres. Cent vingt et un furent brûlés. J'en suis allé voir un au hasard, P^{ér}ouchitza ; j'en veux conter l'histoire, multipliez-la par cent vingt et un et, suivant le dire des gens désintéressés du pays, de fonctionnaires européens, vous serez au-dessous de la vérité.

P^{ér}ouchitza est, situé sur la gauche de la voie ferrée entre Philippopolis et Bazardjick, à mi-chemin de ces deux villes et à six ou huit kilomètres de la voie ferrée.

C'était un village chrétien de trois cent cinquante maisons et de plus de deux mille habitants planté entre plusieurs bourgades turques, pauvres par leur paresse comme P^{ér}ouchitza était riche par son travail. Dès que retentit l'appel des volontaires, P^{ér}ouchitza fut cerné par tous ses voisins.

Des notables qui s'étaient sauvés à temps arrivèrent à Philippopolis où ils réclamèrent d'autant plus vivement du secours que personne, parmi leurs concitoyens, n'avait été pour quelque chose dans l'insurrection. Le gouverneur répondit qu'il réfléchirait. Les consuls intervinrent et s'adressèrent à un aide de camp du sultan envoyé de Constantinople pour constater l'état des choses ; ils obtinrent une promesse de secours qui se réduisit à l'envoi d'une commission "d'apaisement." Cette commission n'est même pas entrée dans le village, dont les assaillants demandaient le désarmement comme partout. Telle était en effet la manière d'opérer des bachi-bouzoucks : se présenter aux villages chrétiens et, suivant l'ordre de l'autorité, exiger le désarmement ; dès qu'on avait obéi, le massacre des gens désarmés commençait ; en cas de refus l'incendie immédiat. Plusieurs villages qui n'a-

vaient jamais eu d'armes et qui, par conséquent, n'en pouvaient livrer, on le savait parfaitement, ont été traités de cette façon.

Les habitants de P^{ér}ouchitza répondirent qu'ils livreraient leurs armes aux soldats réguliers et non aux bachi-bouzoucks, et dès lors l'attaque commença par le feu mis aux quatre coins du village. Le combat dura quatre jours, et les habitants de plus en plus ensermés par le feu, se réfugièrent dans l'une des deux églises. L'autorité alors envoya du canon ; les malheureux tinrent bon à ce point qu'on parla de se rendre. A bout de force, ils consentirent à se rendre. Les premiers qui sortirent, furent fusillés dès qu'ils se montrèrent ; ils comprirent alors que l'attaque n'avait jamais eu d'autre but que l'extermination générale, et ils durent s'y résoudre. Bref, il ne reste absolument rien aujourd'hui de ce village de trois cent cinquante maisons, rien, rien, rien, je défie quiconque d'y trouver, à part l'église, dont les quatre côtés déchirés de boulets ont résisté quand même, un pan de mur de plus de quelques pieds de haut.

Et quant à la population de plus de deux mille habitants, elle se réduit aujourd'hui à cent cinquante vieillards et enfants qui errent dans ces décombres sous lesquels sont engouffrés tous les leurs.

Pas un homme valide n'est resté, pas une femme ; tous les uns ont été tués et toutes les autres, celles qui ont échappé au massacre, ont été emmenées en esclavage au delà des Balkans, où les ont entraînés les Pomacs, chrétiens renégats plus féroces que les musulmans eux-mêmes et qui sont accourus à la curée.

Les enfants abandonnés qui erraient dans la campagne ont été emmenés et vendus au prix moyen de cinquante piastres — un peu plus de onze francs ; les petites filles, celles qui étaient jolies, ont été conduites à Constantinople pour être livrées aux marchés secrets qui existent toujours. Elles seront réparties dans les harems, dont les dames ont toujours une ou plusieurs petites filles qu'elles élèvent pour les vendre quand elles seront en âge. Ce sont leurs petits bénéfices.

On m'apprend maintenant que des marchands d'esclaves sont arrivés de la Mecque, au bruit qui s'était répandu jusque là que les ventes de femmes allaient recommencer. On le voit, le vieux Turc s'est réveillé tel qu'il était au moment de la conquête ; depuis, ce peuple n'a pas fait moralement un pas ; et les événements récents ont détruit tout ce que la civilisation européenne avait pu faire depuis cinquante ans sur cette population essentiellement cruelle.

Cent vingt et un villages furent donc traités de la sorte : les femmes furent violées et les enfants coupés en morceaux. Les bachi-bouzoucks les prenaient par une jambe ou un bras, les coupaient d'un coup de leurs couteaux, et passaient à un autre ; les plus adroits les tranchaient en deux à la ceinture. Un prêtre me dit qu'il y a quelques jours, tandis qu'il traversait un gué, un de ces demi-cadavres vint heurter les jambes de son cheval.

Ailleurs, un prêtre fut crucifié, un autre rôti à la broche ; plus loin on empala des femmes sur des bouts d'arbustes arrachés aux haies ! — Que sais-je encore ? Mes esprits se perdent au milieu du souvenir de ces horreurs ; je m'arrête en redisant le mot que m'ont répété les gens du pays : "Quoi que vous disiez à vos lecteurs, vous serez au-dessous de la vérité !"

Il faut dire maintenant le rôle que pendant ces cruautés inouïes, joua l'autorité.

Du moment que les magistrats avaient appelé les bachi-bouzoucks, ils n'avaient qu'à laisser aller les choses ; ce qu'ils firent d'ailleurs avec une insouciance toute orientale. Ils ne sortirent de leur torpeur que quand les soldats réguliers leur amenèrent les gens errants dans la campagne, et qui, parce qu'ils étaient sans asile, appartenaient naturellement aux villages détruits et devaient être jugés par cette seule raison qu'ils avaient échappé à la mort.

Ces malheureux arrivaient par bandes. Le premier courvoï qui entra dans Philippopolis, il y a plus de deux mois, se composait de quatre cent dix-huit personnes enchaînées au cou bout à bout, aux mains et aux pieds. On se demande encore à l'heure qu'il est d'où ces chaînes sont venues ?

En entrant dans la ville, la population musulmane se porta à la rencontre du cortège, et cinq des prisonniers furent tués à coups de couteaux par la populace sous l'œil des zaptiés qui laissaient faire. On vit un vieillard aux mains débiles s'accrocher à un prêtre et ordonner à son petit-fils, de le poignarder, un enfant de seize ans, qui s'évanouit à la vue du sang, après avoir obéi.

A partir de ce moment, les prisonniers arrivèrent en masse ; il y en a encore aujourd'hui douze cents à Philippopolis ; on les a parqués un peu partout, en leur laissant la grande chaîne qui court de l'un à l'autre et qui, de distance en distance, est fixée au mur. Toute leur nourriture consiste en pain, pour une valeur de seize centimes. On ne leur a jamais permis de se changer, et ils vivent au milieu de leurs excréments. Des parents leur apportent un peu de nourriture et, parfois alors, on les enchaîne avec les autres. Le fait s'est présenté pendant mon séjour ; une femme tout en larmes est venue se plaindre aux consultats de ce que son second fils avait été gardé en se rendant auprès d'un prisonnier, à qui il était allé porter un peu de nourriture mendrée dans la ville. Le gouverneur a toujours obstinément refusé aux consuls la permission de visiter ces prisons improvisées.

Il fallait juger tout ce monde. On n'y songea pas d'abord ; les fonctionnaires avaient d'autres occupations, et les nombreux troupeaux de bœufs, abandonnés par les bachi-bouzoucks qui ne pouvaient les pousser tous devant eux, étaient l'objet de toute leur sollicitude. Ils se les partagèrent. Ils se partagèrent aussi certains prisonniers de marque qui furent rançonnés d'abord et disparurent ensuite. On me cite à ce propos certains hauts faits de Abfiz-Pacha, qui a fait ses études en Europe. A Parrigurichta, il s'est fait donner mille livres turques, vingt-trois mille francs, par un habitant, et huit cents livres par sa femme, qu'on n'a pas revue depuis ; à Outlikeni, il en a pris mille encore à un autre qu'il a fait décapiter ensuite. On ajoute, mais ceci je n'ose l'affirmer, que le même Abfiz s'est emparé de l'institutrice qui s'était laissée nommer reine ; il la garda huit jours, puis abandonna à ses soldats la malheureuse femme dont on n'a plus trouvé un seul morceau. Ceci n'est, hélas ! pas une plaisanterie ; beaucoup de prisonniers ont été hachés. Voici, par exemple, ce que me disait dimanche dernier, 16 juillet, un bachi-bouzouck :

— Depuis que j'ai été rappelé, j'ai tué seize personnes ; dans un village, un homme résista en nous tirant un coup de fusil, nous lui coupâmes d'abord un bras puis, un quart-d'heure après, je lui crevai un œil ; après quoi, ce fut le nez et les oreilles qui tombèrent ; enfin, nous lui arrachâmes les ongles et nous l'abandonnâmes.

On se demande ce qu'il faut attendre de ce monde quand les plus civilisés, comme Abfiz-Pacha, se laissent aller à donner de si incroyables exemples.

Mais je reviens aux prisonniers et à l'autorité. Elle doit les juger ou créer des commissions d'enquêtes qui auront recours à la torture. Un des moyens d'interroger était de fixer le patient entre deux planches, puis de le coucher sur le dos, sur le ventre, sur le côté ; il paraît qu'on ressent alors une irrésistible fatigue. Ou bien encore la tête du malheureux est plongée dans un sac de cendres, où on la tient en agitant le contenu, jusqu'à ce que l'homme, aux trois quarts asphyxié, dénonce des amis sur lesquels se répètent bientôt les mêmes expériences. Puis on les pend.

On les pend en arrêtant, par un nœud fait à la corde, le nœud coulant qui ne peut serrer le cou, ce qui prolonge l'agonie. Ils ne savent qu'inventer.

On ne les tue pourtant pas tous ; quelquefois, on en libère un certain nombre qu'on fait reconduire dans leurs

villages. Les zaptiés en tuent la moitié pendant la route. Il y a quelques jours, on envoya de Philippopolis à Sofia quatre-vingts malheureux qui devaient faire ces cent cinquante kilomètres pour être confrontés avec quatre autres. N'était-il pas plus simple de déranger ces quatre derniers plutôt que les quatre-vingts premiers ? Cinq d'entre eux étaient morts avant l'arrivée à Bazardjick. Tout ceci se passait, il y a quelques jours à peine.

En passant sur le pont d'Andrinople j'ai vu des bachi-bouzoucks entourer une femme qui avait un enfant sur les bras ; elle se défendait en criant, tout-à-coup elle poussa un gémissement terrible : son enfant arraché de la mamelle venait d'être jeté à l'eau.

Une commission d'enquête anglaise va être envoyée, dit-on. Que fera-t-elle ? Soutiendra-t-elle qu'il y a quoi que ce soit de faux dans ce que j'avance ? Je l'en défie.

LE ROLE DES GRECS DANS LA QUESTION D'ORIENT.

Voici, sur les dispositions des Grecs, des renseignements empruntés à une correspondance qui paraît digne de foi :

En parcourant l'histoire de Turquie, on constate que, parmi tous les chrétiens de l'empire, ce sont les Grecs qui ont toujours apporté le concours le plus actif aux mouvements insurrectionnels dirigés contre la domination ottomane. Leur haine contre les Turcs est vivace. Elle s'affirme par des faits quotidiens. Or voici qu'ils se tiennent en repos au moment précis où l'agitation, étant devenue générale parmi les autres communautés, semblerait les inciter et les encourager à l'action. D'où vient ce changement dans leurs habitudes ? Quelle en est la cause ? C'est ce qu'il nous faut examiner.

Si les Grecs vaincus par les Turcs et vivant sous leur joug ont conservé un sentiment national très-accentué, un ardent patriotisme, ils le doivent à deux palladiums que les conquérants ont toujours respectés, la langue et la religion. Nous n'entendons pas dire que la domination turque a été douce à la nation et au clergé grecs. Bon nombre de patriarches et de membres du haut clergé ont été suppliciés. Mais il n'y a jamais eu une persécution organisée méthodiquement par le vainqueur pour contraindre le vaincu à renoncer à sa religion.

D'âge en âge, les successeurs de Mahomed II le Conquérant ont toujours tenu plus ou moins compte des privilèges qu'il avait accordés au patriarche de Constantinople. Le peuple opprimé se ralliait en ces heures de désespoir autour du patriarcat, qui devenait ainsi pour lui le symbole de la patrie en deuil. Grâce à sa langue que les Turcs n'ont jamais essayé de lui enlever, il se transmettait de génération en génération, les traditions glorieuses du passé. C'est là ce qui explique la vitalité très-forte des Grecs, leur ardent patriotisme et leur attachement à la religion orthodoxe. Beaucoup d'esprits superficiels parmi les Européens nouveaux venus dans le pays les accusent de fanatisme. C'est une erreur dans laquelle on tombe très-souvent en appréciant les choses de ce pays parce qu'on juge avec des idées européennes des situations, des habitudes et des sociétés qui n'ont pas de similaires en Europe.

Les Grecs ne sont ni plus ni moins imbus du sentiment religieux que les autres peuples. S'ils manifestent un vif attachement à leur religion, c'est que, pour eux, elle représente la patrie perdue, de même qu'ils revendiquent sainte Sophie, la splendide métropole, bâtie par leurs ancêtres, moins par dévotion que par patriotisme. Mais ce qui est hors de doute, c'est leur sympathie pour les Turcs et leur désir d'indépendance et d'agrandissement du territoire de la mère-patrie. Les Grecs de Constantinople et des provinces disent en parlant des Hellènes : Nos frères de la Grèce libre. Les Hellènes, en parlant des Grecs de l'empire ottoman, disent : Nos frères de la Grèce asservie. Comment concilier cette formule qui dit beaucoup de choses en peu de mots avec le calme actuel, soit des Hellènes, soit des rayas grecs ?

C'est quo depuis l'issue de l'insurrection de Crète, la politique grecque s'est transformée au point de vue des appuis à rechercher pour arriver au but constant d'indépendance et d'agrandissement de territoire.

Précédemment on avait foi dans la Russie. On croyait que par elle on réaliserait la grande idée. Cette conviction a été détruite par l'attitude équivoque de la Russie dans le règlement de la question crétoise et plus tard dans celui du schisme bulgare. Les classes intelligentes sont toutes d'accord en Grèce aujourd'hui pour préférer les Turcs aux Russes. Avec les premiers, on a la certitude d'un affranchissement qui résultera tôt ou tard des fautes de la Sublime-Porte. C'est là une simple affaire de temps. Avec la Russie, on n'a rien à espérer et l'on a tout à craindre, l'oppression même et la perte de cette belle langue à laquelle les Grecs tiennent avec raison par-dessus tout.

C'est là ce qui vous explique l'attitude actuelle des Grecs. Ils ne veulent pas faire les affaires de la Russie. Mais comme ils revendiquent l'Épire, la Thessalie, en un mot, le territoire de la Péninsule jusqu'au grand Balkan, il ne serait pas impossible, surtout si la lutte se prolongeait, que l'Épire et la Thessalie se levassent sur un mot d'ordre venu d'Athènes, afin que les Grecs ayant répandu leur sang aient des droits égaux à ceux des autres populations chrétiennes, lors du règlement des comptes.

LES MONTÉNÉGRINS.

Entre l'Herzégovine et l'Albanie, sur les côtes de l'Adriatique, se trouve un paquet de montagnes couvertes de pins, entrecoupées de précipices affreux, où les torrents sont des routes, où les fissures sont des voies de communication : c'est le Monténégro.

"Lorsque Dieu, dit-on dans le pays, sema les montagnes sur la terre, le sac qui les contenait creva sur cette contrée."

Le Monténégro peut fournir quinze mille hommes armés, et trois fois autant en cas de guerre défensive.

On y trouve une centaine de villages, situés en général dans les vallées ou sur le bord des rivières.

Les maisons sont bâties en pierre, sans ciment, et couvertes de chaume. Elles se divisent en deux compartiments : l'un destiné à la famille, l'autre au bétail.

Le palais du Sénat est un édifice de forme oblongue, élevé d'un étage. Il a deux portes ; l'une conduit à une étable, l'autre à deux pièces séparées. Celle de droite est occupée par les sénateurs, dont les fusils sont rangés le long de la muraille ; l'autre est la chambre du Conseil.

Le climat est froid, mais sec et salubre. La longévité des habitants est remarquable. Ils cultivent la terre avec de simples bêches, et la machine à coudre n'a pas pénétré dans le pays. Jusqu'ici, c'est la machine à découdre qui a prévalu.

La contrée fournit une quantité suffisante de blé, des fruits à profusion. Les Monténégrins fournissent le marché de Cattaro de chèvres et de moutons, de volaille, de blé, de soie en cocons, de laine et de charbon.

L'industrie manufacturière leur est étrangère ; chaque famille tisse elle-même la quantité de drap et de toile dont elle a besoin.

Les Monténégrins ne sont tenus d'obéir à personne ; le dernier des habitants est l'égal du premier. Il règne chez eux une grande pureté de mœurs ; on n'y trouve ni casino, ni skating-rink.

Peu de voyageurs ont pénétré dans l'intérieur du Monténégro. Il n'est parcouru que par des Russes, qui, ayant la même origine et professant la même religion, y sont considérés comme des frères.

L'un deux, M. Broniewski, officier de la marine russe, raconte ainsi son arrivée dans le pays :

"Le jeudi de la semaine de Pâques, je partis accompagné d'un matelot et d'un guide que j'avais loué à Cattaro.

"Il y avait des moments où la tête me tournait en longeant d'effroyables précipices.

"Tout-à-coup des cris perçants retentirent, et nous fûmes entourés d'une troupe de Monténégrins. Ils nous entourèrent aussitôt et commencèrent à me demander si j'étais russe, si j'étais chrétien.

"Convaincus par mes réponses et par les protestations du guide, ils m'accablèrent d'amitiés. C'était à qui m'aiderait à mettre pied à terre.

"Puis, mes nouveaux compagnons tirèrent plusieurs coups de fusil pour annoncer notre arrivée aux habitants d'un village nommé *Mivats*.

"En effet, je vis à ce signal des feux s'allumer soudainement.

"Je me trouvai entouré d'une foule nombreuse, et chacun prétendait m'amener passer la nuit dans sa maison ; mais le chef du village m'amena chez lui avec mon matelot. Celui-ci n'était pas peu embarrassé, et je fus obligé de lui dire de se prêter à tout ce qu'on voudrait. Une jeune fille entra dans la chambre, et, après avoir salué avec timidité, elle porta à ses lèvres le pan de mon habit et la main du matelot, qui bondit de surprise à cette marque de respect.

"La jeune fille nous ôta nos bottes, nous débarrassa de nos bas et commença à nous laver les pieds dans une gamelle de bois remplie d'eau.

"Le matelot se livrait à une série de grimaces et de contorsions fort divertissantes.

"Le souper se composa de volaille bouillie et de mouton fumé. Dès que le repas fut fini, on nous conduisit dans une autre pièce où se trouvaient les lits, c'est-à-dire des planches recouvertes de tapis ; dans l'angle, l'image du saint.

"Au réveil, plusieurs montagnards qui attendaient dans la cour, me demandèrent de les honorer d'une visite. Impossible de leur échapper. A l'arrivée et au départ, il fallait embrasser, les uns après les autres, tous les membres de la famille. Si j'avais l'imprudence d'offrir un petit morceau de sucre à un enfant, tous les parents venaient encore m'embrasser.

"Je donnai ainsi l'accolade au village entier qui me le rendit avec usure.

"A la fin, je pus remonter sur ma mule et je m'éloignai au bruit des décharges de mousqueterie. Mon matelot était tellement ivre qu'il ne pouvait plus se soutenir."

Les Monténégrins professent pour la Russie un attachement sans bornes.

"Un jour, dit M. Broniewski, le prêtre du village de Bieloskio m'apporta un livre de prières, afin que je visse si le livre avait été réellement imprimé à Kioff. Je me mis à le parcourir. Aussitôt tous les assistants se levèrent et se mirent à prier avec une ferveur étonnante.

"Un autre fait me frappa. J'avais offert en présent à mon premier guide un portrait du tsar. Quand il sut ce que représentait cette image, il se prit à trembler de joie ; il m'embrassa avec transport, me baisa les mains et fit le signe de la croix en pressant le portrait sur son cœur. Toute la famille l'imita ; après quoi l'image révéree fut fixée sur une petite tablette, et placée parmi les images des saints."

La Russie a su exploiter habilement des sentiments d'enthousiasme qui prennent leur source dans une communauté d'origine et de religion.

Ces sentiments sont partagés par toutes les nations slaves qui suivent les rites de l'Eglise d'Orient, sans avoir jamais goûté les douceurs du joug paternel de Saint-Pétersbourg.

L'histoire des Monténégrins ne présente qu'une lutte continuelle soutenue contre les Turcs par eux et par les Vénitiens.

La Turquie ne parvint que momentanément à s'emparer de leur pays.

Les Turcs arrivèrent en 1714 avec une armée de cent vingt mille hommes, et, offrant aux montagnards des conditions avantageuses, ils attirèrent les chefs dans leur camp, les saisirent traîtreusement, et se mirent à piller et à ravager le pays, massacrant tout ce qu'ils rencontraient.

Quatre ans après, les montagnards reprenaient l'offensive.

Un détail caractéristique des mœurs de ce peuple :

Stephen Mali (le faux tsar), qui gouverna les Monténégrins pendant plusieurs années, avait condamné à mort deux hommes convaincus de vol.

Avant de se livrer, ils déposèrent sur la route, à côté d'une pierre, leurs pistolets incrustés d'argent et dix ducats.

L'argent et les armes restèrent pendant plusieurs semaines sur cette route, très fréquentée.

En 1796, le pacha de Scutari reçut ordre de rassembler les

troupes de tous les pachaliks voisins et de soumettre ou d'exterminer la population entière du Monténégro.

Pierre Petrovisch porta cinq mille hommes dans un défilé, tourna l'armée turque, et, en trois jours et trois nuits, TRENTÉ MILLE Turcs furent tués par les Monténégrins.

Un Monténégrin est toujours armé, même dans ses travaux les plus pacifiques ; il porte un fusil, des pistolets, un yatagan et une giberne. Ces hommes emploient leurs heures de loisirs à tirer à la cible ; ils sont tous habiles tireurs.

Accoutumés à la fatigue et aux privations, ils supportent gaïement les marches les plus pénibles ; ils grimpent avec agilité au travers des rocs les plus escarpés et savent endurer avec une patience stoïque la faim, la soif et toute sorte de privations.

Mourir les armes à la main leur paraît une grâce et une faveur de la providence.

Des armes, un morceau de pain, une gousse d'ail et un peu d'eau-de-vie, un vieux sarreau, deux paires de sandales en peau écrue, tel est leur équipement.

Il est impossible de les retenir à l'arrière-garde ; la vue de l'ennemi les met en fureur.

Comme ils tirent couchés ventre à terre, ils sont difficilement atteints, tandis que leurs balles portent la destruction dans les rangs d'une armée régulière.

Leur incroyable audace triompha fréquemment de l'habileté et de l'expérience des Français. Le général Lauriston voulut envoyer à Paris deux de ces montagnards qu'il avait faits prisonniers ; l'un se brisa la tête contre une muraille, l'autre se laissa mourir de faim.

En 1856, deux malfaiteurs furent exécutés le même jour, et la manière dont on s'y prit donne une idée fidèle des mœurs des Monténégrins. Plusieurs centaines d'habitants furent rassemblés, ils déchargèrent tous ensemble leurs fusils sur les condamnés, pour que les alliés de ceux-ci n'eussent pas le droit de dire : Un tel a tué notre parent.

Tels sont les adversaires que la Turquie doit combattre en même temps que les Serbos.

Le Monténégro, placé à proximité des îles Ioniennes, présentant un camp fortifié par la nature, peuplé d'une race guerrière, est destiné à jouer un rôle important dans les nouvelles combinaisons politiques que doit amener, dans une période peu éloignée, le démembrement ou l'écrasement de cette convention politique qui s'appelait hier l'empire ottoman.

LES SAUVEURS DE L'ISLAM.

On lit dans une correspondance de Constantinople :

Les Turcs obtiendront-ils le succès final ? C'est possible, mais ils le disent trop haut et trop souvent. La forfanterie des employés de tout grade de la Sublime-Porte, est fort déplaisante. Les Turcs manifestent un absolu dédain pour l'armée serbe. Ce ne sont pas des fusils que devraient prendre nos soldats, me disait un personnage, mais des bâtons. Un autre m'affirmait que sur dix Serbes tués, on en trouve au moins la moitié qui n'ont pas déchargé leur fusil, tant ils sont effrayés par le combat auquel ils assistent. Heureusement pour les Turcs, le gouvernement n'est pas dans ces idées puisqu'il fait un effort suprême. On continue à enrôler des volontaires. Il en arrive un grand nombre des provinces d'Asie. Après les avoir inscrit au séraskérat, on les embarque pour Beicos où, installés sous des tentes et soumis à des exercices répétés, ils font pendant quelques jours l'apprentissage de la vie militaire. L'utilité de ces bachibouzouks est très contestable. Ce qui l'est moins, c'est leur indiscipline et leur goût pour le pillage. Un détachement expédié par le chemin de fer dans la direction de Sofia vient de faire parler de lui à ce point de vue.

Les enrôlés ont ensuite mis à sac les trois premiers villages bulgares au delà de Philippopoli qu'ils ont trouvés sur leur route. Il y a eu là d'assez graves désordres pour que le gouvernement ait pris la détermination d'expédier sur les lieux Kiani-Pacha, Circassien d'origine, un homme ferme et cité pour son esprit de justice. Ce qui

arrive avec ces volontaires devait arriver. C'est au nom de la religion de l'Islam menacé qu'on les enrôle. Exaltés par les paroles enflammées des softas qui, dans les mosquées, prêchent la guerre sainte, bénis par eux au moment du départ, ils se croient de très bonne foi les sauveurs de l'Islam. C'est à se dire que leurs sentiments envers les chrétiens ne sont pas tendres. Avec cela on a eu le tort grave à Stamboul de désigner cette guerre sous le nom de D'ihad, qui a toujours passé pour désigner une guerre sainte dirigée contre les infidèles.

J'ai lu moi-même le titre d'une liste de souscription en faveur des soldats en campagne. Il est ainsi conçu : 'lanéi-Djihadié,' c'est-à-dire secours pour la guerre contre les infidèles.

Nous lisons dans le *Courrier des Etats-Unis* :

La spéculation américaine est engagée en ce moment dans une entreprise extrêmement louche, et dont les plus fins calculateurs s'évertuent vainement à voir le fond. Il s'agit simplement de donner cours forcé à la monnaie d'argent à un taux déterminé relativement à l'or, et cela dans un moment où l'argent est devenu dans le monde entier une marchandise d'une valeur essentiellement variable, à ce point que, se vendant en 1860 sur le marché anglais, qui est le grand marché métallique de toutes les nations, aux environs de 60 pence l'once, il est descendu dernièrement à 46½, pour remonter, aux dernières cotes, à 51½.

Il faut se rappeler que, par acte du 14 janvier 1875, le gouvernement des Etats-Unis, à l'occasion de la préparation de la loi pourvoyant à la reprise des paiements en espèces en 1879, a aboli la circulation forcée de la monnaie d'argent au delà d'un appoint de vingt dollars, et il est pour le moins étrange qu'une aussi sérieuse mesure ayant été adoptée en considération des fluctuations de la valeur décroissante de cette monnaie, le congrès soit saisi d'une sorte de fièvre suscitée par la proposition de la rétablir quand la dépréciation est plus grande encore et que l'écart va s'élargissant chaque jour. On s'étonne moins, il est vrai, en songeant que cette proposition émane des représentants des intérêts miniers du littoral du Pacifique, où la production de l'argent atteint quotidiennement des proportions plus colossales, à ce point que le rendement de deux mines seulement, la *California* et la *Virginia*, est évalué à \$75,000,000 pour la présente année, et que le déversement de ces gigantesques richesses métalliques dans la circulation est déjà entré pour une quantité considérable dans l'abaissement général du prix de vente.

Il est clair que l'établissement d'un prix de vente et la circulation obligatoire du métal, alors surtout que le gouvernement américain a des quantités énormes de monnaie à frapper pour le rachat de son papier, serviraient considérablement les intérêts de la production ; mais il n'est pas moins clair que les intérêts généraux en seraient considérablement affectés, et on se demande avec effroi si les sociétés américaines sont devenues une puissance assez prépondérante pour entraîner les pouvoirs publics dans une voie bien autrement funeste encore que le développement illimité du papier-monnaie. Pour donner une idée des effets que produirait cette mesure, il suffit de rappeler que les caisses d'épargne de l'Etat de New-York seul comptent près de neuf cent mille comptes courants, et que \$70,000,000 de valeurs déposées dans ces banques sont placées en titres de dette du gouvernement.

L'ANGLETERRE ET LE ROI DE DAHOMEY.

Les événements militaires de l'Orient ont fait oublier la guerre qui se poursuit sur la côte occidentale d'Afrique entre la première puissance maritime du monde et l'un des rois les plus considérables de ces contrées, le roi de Dahomey, dont les Etats occupent, dans le fond du golfe de Bénin, cette immense étendue de plage qu'on appelle la côte des Esclaves.

Sur cette côte se trouvent des comptoirs anglais et des comptoirs français. Il y a quelques mois, un capitaine anglais et quelques hommes de son équipage furent maltraités par des sujets du roi de Dahomey ; ce souverain refusa de donner satisfaction aux justes réclamations qui lui furent présentées. Telle a été l'origine de cette guerre, qui mérite de ne pas rester inaperçue.

Le sang ne coulera pas ; car les Anglais ne sont pas tous les jours disposés à recommencer l'expédition des Ashantees ; ils se sont cette fois contentés d'un blocus. Une ligne de croiseurs est échelonnée sur le littoral, interceptant toute communication ; on y rencontre quelques navires de guerre français, venant prendre, le cas échéant, les intérêts de nos nationaux condamnés à l'inaction.

Séparés par les brisants de la plage, que des pirogues seules peuvent franchir, les armées belligérantes se trouvent dans des conditions étranges : d'un côté la flotte anglaise, bourrée de canons et de fusils inutiles, roulant *panne sur panne*, sous un soleil dévorant, privée de vivres frais, ne se nourrissant que de conserves et de viande salée ; de l'autre, le roi de Dahomey, qui, voyant l'escadre anglaise bloquer ses États, a cherché le moyen de la détruire ; son grand féticheur et lui n'ont trouvé rien de mieux que de faire construire un petit navire en bois, qu'ils ont placé sur un autel devant la tente royale ; le grand féticheur en a fait un *fétiche terrible* ; grâce à lui, les chaînes des navires anglais ne tarderont pas à se rompre, et la flottille, précipitée dans les brisants, est anéantie.

Telle est la situation des armées belligérantes. Les dernières dépêches du théâtre de la guerre font espérer, toutefois, qu'elle ne se prolongera pas et que le roi de Dahomey se décidera à payer le tribut que les Anglais lui ont imposé. Ce sera très-probablement le dénouement, et dans un délai très prochain ; les noirs, surtout à la côte d'Afrique, ne sauraient vivre sans faire du commerce, sans se livrer à ces échanges qui leur procurent tous ces objets venus d'Europe dont ils ne peuvent plus se passer. Nous souhaitons ardemment que ce souverain africain ratifie promptement le traité qu'on lui a proposé ; nos grandes maisons de commerce de Marseille souffrent de ce blocus, et Dieu sait les privations que doivent endurer les malheureux officiers et équipages obligés de séjourner à l'ancre sous ce climat délétère, constamment balancés par la grande houle de l'Atlantique.

M. F. A.

Extrait d'une correspondance de Londres :

Le grand concours à la carabine de Wimbledon, où les *volunteers* de l'Angleterre se disputent chaque année des prix importants, dont le principal, *the Queen's Prize* (le prix de la Reine) se monte à 6,250 fr., vient d'être brillamment inauguré.

L'un des prix, celui que donne le *Daily Telegraph*, vient d'être gagné dans des circonstances tellement remarquables que je ne puis résister à la tentation de le raconter. Le vainqueur, le caporal P'cke, a fait mouche sept fois de suite à une distance de deux cents mètres. Or, la mouche a un diamètre de quinze centimètres !

Lorsqu'on voit à quelle perfection nos *volunteers* sont arrivés dans le maniement de la carabine, malgré toute la confiance que nous inspire notre bonne flotte, il n'est pas désagréable, par le temps d'invasion qui court, de songer qu'en cas de besoin nous aurions près de 200,000 bons tireurs qui viendraient renforcer notre armée régulière.

Il va sans dire que tous ne peuvent pas, comme M. Pickeu, se vanter de descendre en ligne directe du *Frechshütz* ; mais les Russes et les Prussiens eux-mêmes, qui ont longtemps ri de cette organisation, qu'ils appelaient "une plaisanterie inoffensive" (*harmless joke*) commencent par avouer que l'armée trouverait, en un pareil corps, des tireurs, des auxiliaires qui ne seraient nullement à dédaigner.

La saison de Londres, qui tire à sa fin, a été une des plus mauvaises que nous ayons eues depuis bien des années. Plus de deux mille maisons sont restées vides, faute de locataires, et le prix des loyers est tombé en conséquence de plus de 30 0/0. Les journaux sont encombrés d'annonces de voitures et de chevaux à vendre. Un des associés de Tattersall m'assure qu'il se trouve à Londres, en ce moment, au moins trois mille cochers et *grooms* sans place.

La spéculation en bâtisses se ressent vivement de cet état de marasme.

Depuis l'année 1862, l'immense fourmière humaine qu'on appelle Londres a vu ajouter annuellement une longueur moyenne de cinquante milles à ses rues innombrables. Cette année, l'augmentation n'a pas dépassé dix-huit milles. Les gages de maçons sont tombés aux deux-tiers de ce qu'ils recevaient l'an dernier. Bref, la position financière et commerciale est de nature à inspirer les plus graves inquiétudes, et la situation agricole, dont j'aurai à vous parler longuement dans ma prochaine lettre, ne présente pas, pour le moment, une perspective beaucoup plus consolante. Le mécontentement est général dans tout le pays, et il n'y a pas besoin d'être prophète pour pouvoir vous annoncer, sans crainte de me tromper, que j'aurai bientôt à vous entretenir de grèves désastreuses et de catastrophes financières qui laisseront peut-être loin derrière elles les faillites légendaires de notre "année terrible" 1876.

NOUVELLES DIVERSES.

—Nous recevons trop tard pour en rendre compte le "Rapport du Commissaire de l'Agriculture et des Travaux Publics de la Province de Québec." Nous remercions M. le Commissaire de son obligeance, et nous signalerons dans le prochain numéro du *Réveil* les parties de son rapport qui doivent spécialement attirer l'attention.

—Parmi les curiosités que renferme le Musée Britannique, on remarque une copie de l'indulgence émise par Léon X, lors de la reconstruction de St. Pierre de Rome.

Cette indulgence était publiée en 1617 sous la direction d'Albert, archevêque de Mayence et mise en vente par le moine Satzcl et son compagnon. Ce commerce fut une des causes qui conduisirent indirectement à la Réforme.

—La quantité de *greenbacks* en circulation est actuellement de \$360,619,228.

—Le *Sport* nous renseigne sur une nouvelle révolution de la mode destinée à porter un coup au commerce des faux cheveux.

Dans les hautes régions du monde, les femmes se coiffent main tenant sans les secours des chignons grotesques que les coiffeurs de professeur avaient eu l'art de leur imposer. Elles se contentent de leurs propres cheveux qu'elles portent très-courts, comme cela s'est pratiqué sous le premier empire, comme les portaient Mme Récamier et la reine Hortense, en un mot à la *Titus* ; désignation qui fut donnée au genre de coiffure que le futur successeur de Vespasien avait emprunté, avant son avènement au trône, à la belle Bérénice.

Il est évident que cette mode ne peut être adoptée que par les femmes dont les cheveux frisent ou bouclent naturellement. C'est très-séant, à la condition que ce genre de coiffure soit accompagné d'un chapeau Louis XIII, surmonté d'une longue plume et crânement relevé à l'un de ses bords. Lorsqu'une femme est en grande toilette, elle tirera parti de cette coupe de cheveux à l'aide de gracieuses bandelettes et de fleurs naturelles artistement placées. Cela est d'un bien autre effet que des fleurs mises dans de faux cheveux amoncelés sur la tête.

—Le nouveau sultan, qui est malade, est incontestablement dans un état de grande excitation nerveuse et très abattu. Certaines personnes disent qu'il parle même d'abdiquer en faveur de son frère. Aucune date n'est fixée pour l'investiture de Mourad ni pour la présentation des lettres de créance des ambassadeurs. Les journaux ont reçu l'ordre de dire qu'il est à Tcheragan ; mais, en

réalité, il se renferme étroitement dans le kiosque de Yildi, dont les jardins sont entourés jour et nuit par des piquets de cavalerie.

—Paris est décidément la ville la plus salubre du monde, celle où la mortalité est le moins considérable, et, n'étaient les abus de boissons de certains ouvriers, ainsi que les excès de certains fils de famille, les chiffres de la statistique mettraient en relief que la durée moyenne de la vie y est de deux ou trois années plus longue que dans toutes les autres villes du monde.

Voici la moyenne minutieusement prise par la *Liberté*, par 1,000 habitants et par semaine, des décès dans les principales villes de l'Europe.

A Paris cette moyenne est de 20 pour 1,000; à Rome, elle est de 26 pour mille; à Londres, de 22; à New-York, de 27; à Vienne, de 30; à Turin, de 21; à Amsterdam, de 26; à Munich, de 41; à Copenhague, de 27; à Berlin, de 24, etc.

Une seule ville peut rivaliser avec Paris, c'est Edimbourg, où la mortalité n'est que de 19 pour 1,000.

Ajoutons que Paris est la ville de l'Europe où les naissances et les décès sont le mieux en équilibre. A Rome, où il y a beaucoup de célibataires, de prêtres, la moyenne des naissances est de 30 pour 1,000 au moins inférieure à celle des décès.

—Le fameux capitaine Boyton, qui a passé la Manche à la nage, ne se tient pas pour satisfait de ses exploits passés. Il veut faire plus. Et cette fois, la légende d'Héro et de Léandre va disparaître, éclipsée par des exploits impossibles à prévoir.

M. Boyton se prépare à faire le tour du monde à la nage, non pas en quatre-vingts jours, comme les personnages de Jules Verne, mais en cinq ans. D'après son programme, le capitaine ira à Gènes, puis à Vienne, Saint-Petersbourg et Moscou; il abordera en Suède, au Danemark, en Norvège, en France, en Espagne, au Portugal, en Italie. Il visitera la Turquie, la Russie méridionale et traversera le canal de Suez. Il gagnera, toujours en nageant et sans peur des requins, Bombay, Madras, Calcutta, Java, l'Australie, puis la Chine, le Japon, San Francisco, Panama et New-York. Et comme, pour raconter ces excentricités, il faut un chroniqueur, le nageur emmènera avec lui un reporter berlinois. On ne dit pas si ce sera à la nage. Il est évident qu'un navire suivra le capitaine Boyton pour le nourrir et le surveiller en cas d'accidents. On voit donc que le voyage ne sera pas précisément économique.

—On sait que les seaplades plus ou moins chrétiennes de l'Orient ont déjà beaucoup de peine à s'unir contre les Turcs, mais elles en auraient plus encore à rester unies, une fois les Turcs disparus. Chacune d'elles a son ambition qui n'est rien moins que de dominer toutes les autres, et l'histoire du moyen-âge fournit à chacune des souvenirs et des légendes. Il y a la Grande Roumanie comme la Grande Serbie! Le parti de la Grande Roumanie est même au pouvoir en ce moment, et, dans ses heures d'épanchement non diplomatique, il se propose entre autres choses d'obtenir de l'Autriche la Transylvanie et la Bukowine aussi pacifiquement, bien entendu, qu'il voudrait aujourd'hui obtenir de la Porte l'indépendance de la Roumanie. Ce réveil serait donc une menace pour l'Autriche aussi bien que pour la Turquie.

—Nous lisons dans une correspondance de Constantinople:

Le gouvernement fait un effort suprême. On pousse aux enrôlements le plus possible. On ne pouvait éviter de surexciter ainsi le sentiment ou, pour dire plus exactement, le fanatisme religieux. C'est ce qui arrive. Des groupes parcourent la ville invitant les croyants à s'armer pour la défense de la religion. Car ici, ne le perdons jamais de vue, tous les appels au peuple se font au nom de la religion. Le mot arabe de patrie (vatan) n'est que d'usage récent à Constantinople. On ne l'emploie dans les journaux que par une sorte de concession aux idées européennes. Pour le Musulman, c'est la terre de l'Islam, celle où il régit, où l'on élève librement des mosquées, où les tribunaux applique la loi du *cheri*. On appelle donc les fidèles à la défense de l'Islam. Les entraîneurs sont des *sôftas*. Le chef du groupé porte un drapeau vert sur lequel sont brodés des versets du coran et des inscriptions diverses n'ayant pas, d'ailleurs, une signification bien caractéristique. J'ai remarqué les deux suivantes: *Allah Muzafer*, Dieu, victoire, et *Teni Allah*, assistance divine.

Derrière l'homme au drapeau s'avance un autre *sôfta* portant un yatagan nu sur son épaule de droite. Ces deux acteurs principaux sont entourés d'hommes du peuple armés de fusils turco.

Voici le sommaire de la deuxième livraison du tome quatrième de la *Réforme Economique*, que nous venons de recevoir:

Mémoire sur l'établissement d'un tribunal international et la rédaction d'un code international, par PAUL LACOMBE.

L'armée et le Budget, par TH. LACOSSE.

L'Industrie du fer en Europe, par E. AVRIL.

La Théorie du libre-échange et le libre-échange à l'intérieur par MENIER.

Chronique Economique.—France.—La situation agricole. Concours régionaux (*suite*), Arras, Bordeaux, Gap, Rhodéz, Reims, Rouen et le Puy, par ERNEST MENAULT.

LA SITUATION ECONOMIQUE.—Les faits divers de la quinzaine.—II. Le monument de Tessier.—III. Travaux parlementaires.—IV. La navigation maritime et fluviale.—V. Les rapports sur le Budget 1877: ministère de l'agriculture et du commerce, par ACHILLE MERCIER.

Angleterre.—La situation économique. Les Impôts (excise, timbre domaniale de la Couronne, postes et télégraphes), par EDMOND BARBIER.

Allemagne et Autriche-Hongrie.—I. Le congrès international de statistiques à Pesth.—II. Un nouveau parti en Allemagne, les Agraires, par J. HELLÉS.

Bulletin Economique.—Actes officiels.—Production des céréales en France.—Etat de la dette de la ville de Paris.—Commerce extérieur de la Chine.—L'exposition des appareils scientifiques.—La crémation, par GEORGES LASSEZ.

Bulletin Politique.

Sommaire de la troisième livraison:

Des Mariages consanguins, par BERTILLON.

Mémoire sur l'établissement d'un tribunal international et la rédaction d'un code international, par PAUL LACOMBE.

Condition économique de la production animale, par ANDRÉ SANSON.

Union centrale des Beaux-Arts appliqués à l'industrie, par LÉON MICHEL.

La Navigation de la Seine, par E. AVRIL.

La Théorie du libre-échange à l'intérieur, par MENIER.

Chronique économique.—France.—I. La récolte.—II. Ville de Paris: l'emprunt, les recettes de l'octroi.—III. Documents officiels: les chemins de fer; la douane; les impôts.—IV. Rapport de M. Carnot sur le budget du ministère des travaux publics.—V. Rapports de M. Cocheret sur le ministère des finances et le budget général.—VI. L'œuvre de la Commission, par A. MERCIER.

Angleterre.—I. La dépréciation de la valeur de l'argent.—II. Le commerce extérieur de la Grande-Bretagne pendant les trois premiers mois de 1876, par EDMOND BARBIER.

Le Renouvellement des traités de commerce et les Projets de tarifs, par A. BUISSON.

Bulletin économique.—Actes officiels.—Chambre des Députés.—Projet de budget de la Ville de Paris.—Le Mouvement commercial en Angleterre.—La Consommation du papier aux Etats-Unis.—Le Commerce de la Norvège.—Mandats de poste internationaux.—Réunion des actionnaires de la Compagnie du Canal de Suez.—Le Commerce des Etats-Unis.—L'Exposition de 1878.—La Caisse d'épargne de Paris.—La Métallurgie.—Caisses d'amortissement, de retraite pour la vieillesse et des Dépôts et consignations.—Mouvement des alcools.—Marine marchande.—La Production des mines argentifères.—Les Traités de commerce.—Le Mouvement des Sucres.—Les Caisses d'épargne de la Grande-Bretagne et de l'Irlande, par GEORGES LASSEZ.

Bulletin politique.

—LA STATUE DE LA LIBERTÉ.—Nous li- sons dans la *Liberté* de Paris:

"Les travaux de la statue de la Liberté qui doit s'élever sur l'île de Bedloe (New-York) avancent rapidement. Devançant de vingt-quatre heures l'invitation faite à la presse parisienne, nous avons voulu visiter, dans les ateliers de MM. Monduit, Gaget-Gauthier et Cie, un spécimen de ce colosse, c'est-à-dire l'avant-bras qui vient d'être martelé, et nous allons donner aux lecteurs de la *Liberté* la primeur des dimensions exactes de ce colosse et le mode de fabrication adopté.

"La statue de Bartholdi portera dans une main le flambeau de la Liberté et dans l'autre la Constitution américaine.

"La hauteur du corps, des pieds à la tête, sera de 34 mètres. La longueur du bras droit tenant le flambeau au-dessus de la tête sera de 12 mètres. La tête elle-même aura 4 mètres de longueur avec largeur proportionnée, et ses yeux auront la dimension de ces gros melons de forme oblongue que l'on connaît.

"La statue devant se soulever sur un soubassement tout en granit, ayant 25 mètres de haut, cela porte à 71 mètres la hauteur totale du monument, c'est-à-dire qu'il dépassera de 25 mètres la hauteur de la colonne Vendôme, qui n'est, du sol au sommet de la tête, que de 48 mètres.

"Cette statue représentant une femme, sera drapée dans un ample manteau qui lui descendra jusqu'aux pieds, formant une ellipse de 10 mètres sur 13, laquelle présentera un développement de 35 mètres.

"La statue est en cuivre rouge laminé et repoussé au marteau. Le poids total de ce métal qui entrera dans son exécution sera de 30,000 kilogrammes.

"Un tel colosse ne pouvait rester inhabité; on a donc songé à construire à l'intérieur un escalier qui, partant de l'un des mollets de cette grande dame, aboutira dans sa tête en traversant tout son corps. Il y aura des piliers à la hauteur des genoux et la naissance de la tête, et nous ne devons pas désespérer d'apprendre un jour que le gardien du phare est logé dans la tête, dans les seins ou dans le ventre de la statue. On pourra facilement installer plusieurs pièces dans cette dernière partie de son corps. L'escalier et les armatures en fer nécessiteront l'emploi de 70,000 kilogrammes de fer.

"Une partie seulement de cette statue est aujourd'hui achevée; c'est l'avant-bras et la main tenant le flambeau et la flamme.

"On pourra juger par ce spécimen, de ce qu'il reste encore à faire pour mener à bonne fin cette œuvre gigantesque. En effet, la main exposée a 4 mètres 30 de longueur; l'index mesure deux mètres de long, 50 centimètres de diamètre, ce qui donne à peu près 1 mètre 50 de circonférence. Un enfant en bas âge pourrait aisément se tenir debout dans le pouce.

"Le diamètre du bras est de 2 mètres, et la longueur de l'avant bras est de 6 mètres.

"C'est avec sa main de géante que la statue tient le flambeau, dont le fût mesure 1 mètre 15 de diamètre. La bobèche du flambeau, sorte de balcon orné d'un garde-corps très-riche de près de 90 centimètres de hau-

teur, a 1 mètre 15 de largeur. Dix personnes peuvent facilement se tenir à leur aise sur cette plateforme.

"L'avant-bras de la statue de l'Indépendance américaine sera expédié à l'exposition de Philadelphie; après quoi il sera renvoyé en France pour être adapté au restant de la statue qui sera terminée, selon toutes les prévisions, pour l'Exposition universelle de 1878. Ce colosse sera placé, probablement, au sommet du Trocadéro, d'où son phare répandra ses feux à lumière électrique, non seulement sur toute l'étendue de la ville de Paris, mais également sur les arrondissements limitrophes.

"On estime que cette statue coûtera près de 800,000 francs.

"Gare aux tremblements de terre!"

—Qu'il fait chaud! Non, jamais on n'a eu pareille chaleur!

Tel est le cri que depuis quelques jours on entend de nouveau de tous côtés. Dès que le thermomètre monte un peu, les New-Yorkais s'imaginent être arrivés à la température des Tropiques. Et pourtant nous en sommes loin.

En France même, il y a eu beaucoup d'étés plus chauds que celui-ci. Pour ne remonter qu'à trois siècles, en 1528, 1529, 1530, 1531, 1532, il y eut une série de chaleurs suffocantes. Les femmes étouffaient sous leurs fraises montantes, les hommes cuisaient dans leurs pourpoints. En 1562, les habitants de la Saintonge et du Dauphiné furent trois mois et demi sans une goutte d'eau, et des industriels firent une grande fortune en allant chercher des barriques d'eau dans les provinces voisines. On juge ce que devait être cette eau, après un voyage de plusieurs jours, en plein soleil, à travers les routes rudimentaires de l'époque. Mais, telle quelle, on la vendait encore fort cher.

En 1681, l'été fut aussi très-chaud et ce fut par une température torride qu'on inaugura le canal du Languedoc, construit par Riquet. En 1705, arrivent les plus grandes chaleurs dont il soit fait mention dans les annales scientifiques. Un thermomètre dont le physicien Cassini se servait depuis trente-six ans, et qu'il avait exposé au soleil, éclata vers deux heures de l'après-midi. Cassini en conclut que, depuis trente-six ans, la température n'avait pas été aussi élevée. Cette grande chaleur n'empêcha point le duc de Malborough de s'en aller en guerre — miron-ton, miron-taine, comme dit la légendaire chanson. Il est vrai qu'il fut battu par le maréchal de Villars. En 1716, on s'étouffait dans l'étroite rue Quincampoix pour tripoter avec Law.

En 1788, les vignes furent brûlées par le soleil dans tout le midi de la France. Il est vrai qu'en revanche on pouvait faire cuire au soleil des œufs à la coque; mais la compensation ne nous semble pas suffisante.

En 1803, la grande chaleur fit adopter par toutes les femmes les robes "à la créole," mises à la mode par Mme de Beauharnais, — la future impératrice Joséphine, et qui devaient rester comme le type de la toilette de l'Empire.

En 1811, une comète est visible pendant trois jours, et les chaleurs qui l'accompagnent loin de brûler les vignes comme en 1789, rendent le vin délicieux. Que de milliers de barriques de faux "vin de la comète" on a vendues depuis cette bienheureuse époque.

Les étés de 1846, 1859, 1860 et 1869 furent également très-chauds. La journée la plus terrible fut celle du 9 juillet 1874, où le thermomètre s'éleva à une température qui n'avait pas été atteinte depuis le 8 juillet 1788.

Vous voyez que nous n'avons pas trop à crier, et qu'il faudrait que le thermomètre montât encore de bien des degrés, pour que nous arrivions à devenir nègres et à aller danser la bamboula au Central Park.

Messenger Franco-Américain.

VINS, VINS.

VINS DE BORDEAUX

de la célèbre maison *Cruse & Fils, Frères.*

Bouteilles et demi-bouteilles.			
MÉDOC.....	do	do	do
ST. JULIEN.....	do	do	do
MARGAUX.....	do	do	do
BATAILLEY.....	do	do	do
LEOVILLE.....	do	do	do
PONTE-CANET.....	do	do	do
CHATEAU LEOVILLE	do	do	do
do BATAILLEY	do	do	do
do PONTE-CANET	do	do	do

SAUTERNES.

HAUT-SAUTERNES	do	do	do
do BARSAC....	do	do	do
SAUTERNES.....	do	do	do

VINS BARTON ET GUESTIER.

Bouteilles et demi-bouteilles.			
MÉDOC.....	do	do	do
FLOIRAC.....	do	do	do
MARGAUX....	do	do	do
BATAILLEY..	do	do	do
LEOVILLE...	do	do	do

VINS DE DUBOSQ LETTRÉ & FRÈRES.

MARGAUX.....	Bouteilles.		
--------------	-------------	--	--

VINS DE DUCLOS & FRÈRE.

ST. JULIEN....	pintes, caisses d'une douz.
PONTE-CANET.	do do do
CHATEAU LA GRAVADE	Bouteilles et demi-bouteilles.

VINS DE FURNISS, FRÈRES.

BOURG.....	Caisses 1 douzaine.
MARGAUX.....	do do—1865
ST. ÉMILION.....	do do—1865
CHATEAU LAFITTE	do do—1860

VINS VOUVRAY, 1268.

VINS DE GODARD & FRÈRES.	
ST. JULIEN.....	Caissés 1 douzaine

VINS REMUSAT & FRÈRES.

EAUX-DE-VIE

EN Bouteilles et Demi-Bouteilles

ET EN Fûts.

J. & F. MARTELL V. S. O. P. V. O., *** & JAS. HENNESSEY & C^{ie}., V. O., *** & V. CHALOUPIN & C^{ie}., 10 ans, importations de feu W. Poston. JULES ROBIN, QUANTIN & C^{ie}. LOUIS SALIGNAC, PINET CASTILLON. etc.

Genièvre en Barrique et en Bouteilles J. DE KUYPER & FILS.

GINGRAS & LANGLOIS,

54, Côte du Palais.

Québec, 12 août 1876.

ANNONCES NOUVELLES.

HECTOR PAGEAU

SEUL AGENT

POUR LES MACHINES À COUDRE

RAYMOND,No. 92, RUE ST. JEAN,
HAUTE-VILLE.

A toujours en mains un grand assortiment d'AIGUILLES pour toutes sortes de Machines à Coudre.

Québec, 24 juin 1876.—1m.

VINS, LIQUEURS !!

Vins de la Maison Duclos Freres

BORDEAUX.

Nazaire TurcotteMARCHAND DE VINS ET LIQUEURS, EN GROS
RUE DALHOUSIE.Vient de recevoir directement de Bordeaux par le *Truck*, du vin français rouge et blanc, en bouteilles et demi-bouteilles, ainsi qu'en fûts, par barriques et demi-barriques, aussi, de l'absinthe Suisse, du Vermouth, etc.Les vins blancs, de qualité exceptionnelle, se composent surtout de Sauterne et de Barsac. Le *Stretthey*, autre navire français, veu de la Charante, a apporté aussi une uoe cargaison de cognac en fûts et en caisses de la fameuse maison QUANTIN & CIE.

Ces vins et liqueurs sont en vente dans les principales maisons de la Cité.

Québec, 10 juin 1876.

BRITISH NORTH AMERICAN.**Maison de Rafrachissements**

SITUÉE

*A la Canadiere**A un mille de distance du Pont Dorchester.*

Les habitués du Delmonico et le public en général seront certains de trouver au British North American, les vins les mieux choisis et les meilleurs cigares. La nouvelle maison de M. Thomas Lavallée est une maison de premier ordre, tout-à-fait exceptionnelle.

Québec, 10 juin 1876.

MOUNTAIN HILL HOUSE

(ci-devant Hôtel Fréchet.)

94, Cote Lamontagne, Basse-Ville,
QUEBEC.

JOSEPH TRUDEAU,

Propriétaire.

Québec, 3 juin 1876.

W. M. McDONALD

Nos. 56 et 58

Rues Couillard et St. Jean,
HAUTE-VILLE, QUÉBEC.Importateur et Marchand
DETAPISSERIES, PEINTURES, HUILES,
VITRES, MASTIC,
VERNIS. PINCEAUX, Etc., Etc.

M. McDonald saisit l'occasion de la présente pour annoncer à ses pratiques de la ville et de la campagne, qu'ayant à son emploi des ouvriers des plus expérimentés, il est prêt à exécuter toute commande, telles que : Peinture de maison et d'enseigne, simple et décorative ; Peinture à Fresque, Tapissage, Vitrage et tout ce qui concerne cette branche de commerce, le tout fait dans le dernier goût sous le plus court délai et à des conditions libérales.

Les personnes de la campagne ayant des travaux en peinture de quelque genre que ce soit à faire trouveront chez M. McDonald les conditions les plus avantageuses.

W. M. McDONALD,

Québec, 12 août 1876. Peintre.

J. & W. REID

No. 40, Rue St. Paul, Quebec.

Manufacturiers de Papier-Feutre pour le rembrissage des maisons et pour mettre sous les tapis.

Papier Goudronné pour couvertures de maisons.

Papier à envelopper, Gris, Brun, Draké et Manilla, de toute grandeur et de toute qualité. Sacs de papier fait à la machine, pour épiceries et nouveautés, de toute qualité et de toute grandeur.

Livres blancs, pour comptes ou mémoires, grands ou petits faits sur commande, dans le plus court délai.

IMPORTATEURS ET MARCHANDS

De papier à écrire, d'Enveloppes, de Plumes et d'Encre.

Enfin toutes sortes de Papeteries.

Le tout sera vendu au plus bas prix, soit en gros, soit en détail.

Tapisseries, en gros seulement.

J. & W. REID;

Québec, 18 juin 1876.

PROGRES.

NOUVEAU MAGASIN

DE

CHAUSSURES,

EN GROS ET EN DETAIL,

Au No. 260, RUE ST. JOSEPH, vis-à-vis M.
Frs. Laflamme, boulanger, et au No. 60,
RUE DU PONT, ST. ROCH.**M. GEORGE BINET**

Désire informer ses amis et le public en général qu'il a en main un assortiment considérable de CHAUSSURES FINES ET DE TRAVAIL, de la plus grande élégance et de la première qualité, qu'il vendra à très-bon marché.

Il est aussi prêt à recevoir des commandes pour des ouvrages de toutes descriptions dont il garantira la solidité, vu qu'il emploie, pour la confection de ses chaussures, les meilleurs matériaux et les meilleurs ouvriers ; le tout sous la surveillance de M. C. BINET, père, autrefois de la société CAMPBELL & BINET, du faubourg St. Jean.

Les chaussures suivantes seront toujours en main, telles que :

BOTTINES DE PRUNELLE, pour Dames,
Filles et Enfants ;BOTTES, SOULIERS et CONGRESS de
travail, pour Hommes et Garçons ;

CHAUSSURES FINES pour tous les goûts.

Une visite est respectueusement sollicitée.

GEO. BINET.

N.B.—Les marchands de la campagne sont spécialement invités à venir examiner nos chaussures et voir nos prix avant d'acheter ailleurs.

Québec, 24 juin 1876—1m.

Au Bloc Brunet

COIN DES

Rue St. Joseph et de la Chapelle,

ST. ROCH.

L. N. HENAULT

Marchand de Nouveautés

A l'honneur d'informer ses pratiques et le public que son importation du printemps est maintenant reçue et que tous les départements de ses magasins sont au grand complet.

SPÉCIALITÉS DE CHAPEAUX,

FLEURS,

ÉTOFFES A ROBES

ET A COSTUMES,

ETC., ETC.

DRAPS, TWEEDS, ETC.

Une visite est respectueusement sollicitée.

L. N. HENAULT.

Québec, 27 Mai 1876.



J. B. LALIBERTE,
CHAPELIER ET MANÇONNIER,
No. 54, Rue St. Joseph, St. Roch,
QUEBEC.

A constamment en main toutes sortes de
Chapeaux et Fourrures,
de toutes descriptions, confectionnés pour
Dames et Messieurs, dans le meilleur goût.
*Salle d'échantillons de Fourrures ouverte
tout le long de l'année.*
Québec, 24 juin 1876.—1m



EMILE JACOT,

IMPORTATEUR

— DE —



MONTRES ET BIJOUX FINS,
ARGENTERIES ET PENDULES,
ETC., ETC., ETC.

No. 37,  No. 37,
RUE de la COURONNE,
ST. ROCH, QUÉBEC.

M. EMILE JACOT prévient ses nombreuses
pratiques et le public en général qu'il vient de
recevoir d'Europe un assortiment considérable
de Montres, en or et en argent, bijouteries de
toutes sortes, etc., etc., qu'il vendra à des prix
réduits.

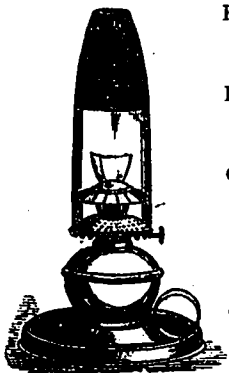
AGENT  AGENT

Pour les célèbres lunettes brevetées de Black.
Québec, 27 Mai, 1876.—2m

F. O. Vallerand

IMPORTATEUR,
Cote Lamontagne, et 14 rue Notre-Dame
BASSE-VILLE.

LAMPES, FANAUX, VERRERIES



Huile de Charbon,
Pétrole,
Kerosene,
Benzine,
Huile pour Machines,
Huile Noire.

AUSI :
Globes,
Cheminées,
Abat-Jour,
Mèches,

ET AUSI

Tous les articles nou-
veaux et améliorés
dans ce genre.

Québec 27 Mai 1876.

VIN DE
QUININE
DE
CAMPBELL.

Le célèbre tonique fortifiant qui guérit :

La perte d'appétit,
Les dépressions morales,
La dyspepsie,
La débilité, etc., etc.

DEFIEZ-VOUS DES
Contrefaçons à bon Marché
Qui ne contiennent
NI QUININE,
NI SHERRY.

Le seul vin de Quinine véritable est
celui de

CAMPBELL

Nous n'avons rien à faire avec ces
imitations à bon marché et sans valeur.

En vente chez M. G. Mountain, T.
LeDroit, J. B. Z. Dubeau et Gingras &
Langlois.

Québec, 3 juin 1876.—6m

Edward Carbray

PAPETIER

No. 62, Rue St. Paul, Basse-Ville,
QUEBEC.

SACS DE PAPIER,

BOITE EN CARTON,

BOITE A THÉ EN CARTON,


PAPETERIE,

FICELLE,

CORDAGE,

ETC., ETC.

L'assortiment est maintenant au com-
plet.

 Une visite est respectueusement
sollicitée.

Québec, 10 juin 1876—1 m.

JACQUES AUGER

SYNDIC OFFICIEL,

RUE ST. PIERRE, BASSE-VILLE,

QUEBEC.

(BATISSE STADACONA)

Québec, 27 Mai, 1876.—4f

DUQUET & CIE.,
Horlogers et Bijoutiers,

NO. 1  NO. 1

RUE DE LA FABRIQUE, HAUTE-VILLE,
QUEBEC.

Ont constamment en main un des meilleurs
assortiments de montres en or et en argent, bi-
jouteries et orfèvreries de toutes sortes.

Québec, 27 Mai, 1876.—1m.

JEAN BLOUIN,
TAILLEUR,

No. 5, ESCALIER CHAMPLAIN, No. 5,
BASSE-VILLE, QUEBEC.

Ayant été plusieurs années dans une des
premières maisons de Montréal et des Etats-
Unis comme premier tailleur et ayant toujours
satisfait ses pratiques, il espère par là mériter
l'encouragement du public.

PRIX MODÉRÉS.

Québec, 24 juin 1876.—1m.

A. LAPOINTE,
CHAPELIER ET MANÇONNIER

Coin des rues Des Fossés et du Pont,
ST. ROCH.

On trouvera toujours à cet établissement
un assortiment des plus complets en Chapeaux
de Satin, de Feutre, de Paille et de tout autre
genre. Chapeaux de toutes sortes réparés avec
soin et promptitude.

La seule manufacture de chapeaux à Québec.

PRIX TRÈS-MODÉRÉS.

Québec, 27 Mai 1876.—1m.

LE REVEIL

JOURNAL HEBDOMADAIRE
PARAIT LE SAMEDI.

Bureaux, 30, Rue St. Louis,
QUEBEC.

Abonnements pour le Canada.

Les abonnements partent du 1er et du 15 de
chaque mois. Il n'y a pas de frais de poste.

Pour l'année.....\$3.00
Pour quatre mois..... 1.00

Abonnements pour les Etats-Unis et l'Europe.

Pour l'année.....\$3.50
Pour 4 mois..... 1.25

ANNONCES.

(PAS PLUS DE SIX LIGNES.)

Pour 1 mois.....\$0.75

Pour 3 mois..... 2.00

Pour 6 mois..... 3.00

Pour l'année..... 4.00

Chaque ligne additionnelle..... 0.10

Québec, 27 Mai 1876.

Imprimé et publié par A. Bules, propriétaire et ré-
dacteur-en-chef, 30, rue St. Louis, Haute-Ville,
Québec.